LE

GÉNÉRAL DECAEN

NOTICE HISTORIQUE

PAR

JULES POTHÉ

3684

PARIS

SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE TOURNON, 19

1873

Ln27 206

LE

GÉNÉRAL DECAEN.

Besançon. — Imprimerie de J. ROBLOT.

LE

GÉNÉRAL DECAEN

NOTICE HISTORIQUE

PAR

JULES POTHÉ

PARIS

SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE TOURNON, 19

1873

LE
GÉNÉRAL DECAEN

NOTICE HISTORIQUE

PAR

JULES POTHIER

LE

GÉNÉRAL DECAEN.

Tacite dit en parlant d'Helvidius Priscus, prêteur plein de courage et de fermeté civique :

« Puisque le nom de ce grand homme reparaît » encore une fois et que nous n'aurons plus occa» sion de le citer, il semble convenable de repren» dre en peu de mots ses mœurs, son caractère et » les divers événements de sa vie (1). »

Au moment où, par une pieuse sollicitude et pour que son ombre ne frissonne pas au contact de l'étranger, les cendres du général Decaen viennent d'être transportées de Metz dans sa terre de prédilection ; au moment où son souvenir est encore dans le cœur et son nom sur les lèvres des populations qu'il avait, vivant, comblé de ses bienfaits, comme Tacite, à propos d'Helvidius, nous pensons que c'est le cas de raconter sa vie.

Peut-être ne sera-ce pas là une œuvre tout-à-fait inutile.

(1) Tacite, tome V, livre IV, § V.

Après avoir vu pendant la dernière guerre l'incapacité, la mollesse, l'insouciance de ces chefs nombreux qui, les jours de combat, brillaient par leur absence ou montraient à leurs troupes le chemin de la frontière, au lieu de leur montrer le chemin de l'honneur ; après avoir enregistré les trahisons, les faiblesses, les lâchetés, les humiliations et les hontes qui ont fait verser à la France tant de larmes et de sang, nous croyons qu'il est bon d'offrir d'autres leçons à la génération actuelle, et nous venons lui mettre sous les yeux un des beaux caractères militaires de notre époque, une de ces mâles et nobles figures qui rappellent l'ancienne chevalerie, un de ces grands cœurs auquel il était aussi naturel de faire le bien qu'à un arbre de porter des fruits.

Après tant de revers, notre nation ne saurait être à l'avenir grande, forte et respectée, qu'en revenant aux idées d'ordre, aux sentiments du devoir, d'honnêteté et de patriotisme. qui sont comme le tempérament des peuples, et dont ils ne s'écartent jamais sans tomber dans la décadence. Pour raviver en elle tous les bons instincts, tous les élans généreux qu'elle possède, il ne faut rien négliger. Or, c'est en rendant hommage à la mémoire des hommes qui ont honoré leur pays par des actes héroïques ou de grandes vertus, que l'on éveille l'amour de la gloire, dont malheureusement nous paraissons aujourd'hui médiocrement nous soucier.

A ce point de vue, il nous semble que l'exemple donné par le général Decaen ne doit pas être perdu. Personne n'eût dans l'armée une plus belle réputation de bravoure, de modestie, de probité et de désintéressement. Nous allons montrer comme il l'obtint, espérant qu'il aura des imitateurs dans la jeunesse attachée aujourd'hui à la carrière des armes. Si celle-ci a le courage de nous lire, elle verra que

dans la vie de ce vaillant soldat, on ne trouve pas une seule faute pour en ternir l'éclat, et qu'il était bien un de ceux dont Brantôme aurait dit :

« Voylà pourquoi j'estime ces bons chevaliers » qui sont sans peur et sans reproche, très-heureux » et dignes de grandes gloires s'ils peuvent fran- » chir la carrière sans y bruncher ; mais ils sont » rares (1). »

I.

Il mourut en laissant dans le souvenir de sa mort, à toute la nation, un grand exemple d'intrépidité et de dévouement.

Livre des Machabées, chap. VII.

C'était en 1811. La France, devenue le plus vaste empire de l'univers, avait tout autour d'elle des peuples soumis à ses lois.

Napoléon Ier, ce Charlemagne moderne, après avoir recrépi de gloire les siècles usés, ne s'était pas contenté de distribuer à ses frères les nombreux territoires conquis par ses armes.

Voyant que la Hollande, échûe au prince Louis, était toujours frissonnante des confiscations violentes et des exactions ruineuses qu'elle avait subies, se figurant qu'il était nécessaire à l'efficacité du blocus continental d'occuper militairement les côtes du Nord, poussé d'ailleurs par cette passion des conquêtes qui devait bientôt le conduire à sa perte, il venait de réunir la Hollande à l'Empire.

A partir de cette époque, des garnisons françaises avaient été partout mêlées aux garnisons bataves. Il fallait en effet surveiller, non-seulement le pays

(1) Brantôme, Vie des hommes illustres, t. 1er, p. 87.

dont les méfiances étaient toujours prêtes à se réveiller, mais encore le littoral qui pouvait d'un instant à l'autre être menacé par un corps anglais de débarquement.

Le maréchal Oudinot commandait à cette époque les forces combinées qui gardaient les bouches de la Meuse et avait son quartier-général à Utrecht.

Ce fut là que naquit d'un simple capitaine d'infanterie, le 30 septembre 1811, Claude-Théodore Decaen dont nous allons raconter la vie.

Son berceau, comme on le voit, fut presque un champ de bataille. La vue des soldats, le bruit des tambours, le son des trompettes, voilà ce qui commença à éveiller ses sens.

C'est dans l'aire que l'on trouve les aiglons. L'enfant en était bien un, il le prouva plus tard.

Sa famille, originaire de la ville de Caen d'où elle tirait son nom, avait l'illustration de l'honneur, la meilleure de toutes. Son grand-oncle, après avoir fait glorieusement la campagne du Rhin sous les ordre de Moreau, était devenu gouverneur de l'Ile-de-France (1); son père, attaché comme nous l'avons dit à l'armée d'Oudinot, avait accompagné son général sur les bords du Niémen, quand Napoléon eut la malheureuse idée de passer ce fleuve qui devait être le Rubicon de sa postérité.

Nous ne suivrons pas le capitaine Decaen dans cette campagne qui reste une des pages les plus douloureuses de notre histoire militaire, même aujourd'hui que le livre sanglant s'est grossi de Reischoffen, de Sedan, et de tant d'autres désastres.

(1) Pendant qu'il occupait ce poste, les Anglais voulant s'emparer de notre colonie, essayèrent d'acheter à prix d'or la reddition de la place ; mais Decaen leur répondit à coups de canon.

Nous rappellerons seulement qu'à peine entré sur le territoire moscovite, il se signala au combat de la Drissa ou Duroc le fit chef de bataillon. Doué d'une énergie à toute épreuve, il supporta sans plaintes les souffrances, les privations de notre désastreuse retraite, et quand vint le jour néfaste, où la troupe affolée des soldats sans drapeau se précipta vers les glaces de la Bérésina, il fut tué en cherchant à couvrir le passage avec quelques milliers d'hommes dévoués qu'Oudinot opposait au général Tchitchakoff.

Voilà qu'elle était la souche de l'enfant qui naquit à Utrecht presque sous une tente. Nous devions en parler, car, en pareil cas, on juge mieux le fruit quand on connaît la branche. Il est rare, en effet, que les vertus publiques n'aient pas leur semence dans les vertus privées, et si l'on cherchait avec soin, on verrait que c'est presque toujours dans la famille que nous prenons le bien que nous faisons plus tard.

II.

Théodore Decaen était donc issu de cette forte race de soldats dont le caractère s'était trempé dans la lutte contre une rude destinée, et dont l'expérience s'était faite au milieu des plus glorieux événements comme des plus douloureuses vicissitudes de notre histoire.

Nous n'avons rien à dire de ses premières années; elles se passèrent à Chantilly au milieu des grands bois et sous les yeux d'une mère qui, tout en écoutant le canon de Montmirail et de Vaterloo, lui racontait les drames encore saignants du premier empire auquel son père avait assisté.

Les soins qu'elle lui donnait étaient d'autant plus

tendres, qu'elle n'avait que ce fils pour exercer sa sollicitude, sa fille ayant été placée à la maison d'Ecouen depuis quelque temps, par une faveur spéciale de l'Empereur.

Aussitôt que son âge le permit, Théodore Decaen entra au Prytanée de la Flèche. et commença, avec l'éducation du soldat, les sérieuses et fortes études qui furent une des plus précieuses ressources de sa vie.

Son intelligence était vive, complète, universelle. Déjà il se faisait remarquer par des qualités qui presque toujours annonce une trempe d'âme peu commune. A un grand amour du travail, à une énergie, une puissance de volonté qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, il joignait un esprit droit, une raison saine et une certaine disposition à l'enthousiasme pour les grandes et belles choses, qui devait nécessairement le mener loin dans le chemin du devoir et de l'honneur.

L'entrée de l'école Saint-Cyr lui fut facile.

Il y compléta son instruction avec ardeur et, devenu jeune homme, montra des aptitudes militaires qui ne pouvaient laisser aucun doute sur sa vocation. Nul plus que lui ne possédait l'orgueil national, l'amour de la patrie, la sollicitude de ses intérêts, l'esprit de sacrifice à la discipline. Quoique d'un tempérament bouillant, il avait le calme que donne la volonté et, par-dessus tout, cette constante préoccupation d'exactitude et de ponctualité, cette rigidité d'habitudes qui préparent l'homme si admirablement à l'obéissance, à la résignation devant la règle, enfin à toutes les exigences rigoureuses de la profession des armes.

Dans ce grand centre d'enseignement où se presse une nombreuse jeunesse, la camaraderie, on le comprend, a une véritable importance.

Théodore Decaen, par son excellent cœur, son affabilité pour tous, sa gaîté inaltérable, son caractère franc et loyal, sut se créer, au milieu de cette foule turbulente et entraînée, tout un monde d'amitiés et de dévouements qui jetait alors un grand charme sur sa vie, et qu'il était sûr de retrouver toujours dans les plis de son drapeau.

Après ses deux années d'école, il pouvait assurément choisir sa route ; partout il eut donné la même mesure de lui-même ; mais il crut devoir adopter l'arme de l'infanterie, moins parce que d'après les stratégistes elle est la reine des batailles que pour honorer la mémoire de son père qui en avait fait partie.

Lorsqu'une ordonnance royale vint lui conférer, le 30 septembre 1829, le grade de sous-lieutenant au 21e de ligne, il brûlait, comme tous les jeunes officiers, de joindre la pratique à la théorie, et tournait avec impatience ses regards vers la terre d'Afrique, où la conduite du dey d'Alger exigeait une exemplaire répression.

On allait enfin châtier l'insolence de ce peuple qui, fier de l'admirable position de sa capitale, appelée par lui la *bien gardée,* semblait tout à la fois jeter un défi aux puissances voisines et ne compter pour rien les lois du monde civilisé.

Les algériens s'étaient rappelés longtemps la rude leçon qu'ils avaient reçue sous le règne de Louis XIV, et longtemps on avait répété sur leurs rivages le proverbe qu'une querelle avec la France ne devait pas durer jusqu'à la prière du soir ; mais cette influence avait été entièrement perdue en 1827. A cette époque, on s'en souvient, irrité des justes réclamations du gouvernement de Charles X contre la violation de nos priviléges et contre les actes de pirateries dont notre commerce avait à souffrir, le

dey Husseim-Pacha ne craignit pas d'insulter grossièrement notre consul dans une audience solennelle, et les Arabes, autorisés par cette attitude, s'empressèrent de brûler nos établissements de la calle près de Bonn.

La guerre était donc indispensable. Elle avait en outre un caractère tout particulier. Il ne s'agisssait pas seulement de venger l'injure du pavillon ; il fallait combattre le Turc, le refouler vers l'orient et remplacer la barbarie par la civilisation ; le sentiment chrétien venait se mêler à l'amour de la gloire et de la patrie ; c'était plus qu'une guerre, c'était presqu'une croisade.

Aussi l'enthousiasme pour cette expédition ne connaissait plus de bornes. Les jeunes gens les plus riches quittaient leurs foyers pour s'enrôler dans l'armée ; des colonels offraient de devenir capitaines pour prendre part à ses exploits, et des personnages illustres abandonnaient les plus hautes positions pour prendre le sac du simple volontaire.

Heureusement pour Decaen son étoile, dont il suivit toujours aveuglément la trace brillante et fatidique, son étoile commençait à se montrer à l'horizon.

Il en eut la preuve en voyant son régiment partir avec le corps d'armée qui allait sous les ordres du général de Bourmont, combattre les musulmans.

Ce fut un beau jour pour lui que celui où à peine débarqué il reçut, á la bataille de Staoüeli, le baptême du feu.

Cette glorieuse affaire, en donnant aux Turcs la mesure de nos forces, leur avait démontré l'impossibilité de tenir en rase campagne. Aussi la plupart n'avaient-ils plus songé qu'à se réfugier derrière les murailles de leur fière cité, défendue par le fort Lempereur avec 1,500 janissaires et les meilleurs

canonniers de la régence tout prêts à périr plutôt que de se rendre.

Il fallait nécessairement faire le siége de cette forteresse, tandis que les batteries de notre flotte canonnaient la ville en opérant une heureuse diversion.

La tranchée fut ouverte le 29 juin par les généraux Lahitte et Vallacé, à 250 mètres de la place. Quelques jours après, mais non sans nous avoir tué beaucoup de monde, les défenseurs du fort Lempereur firent sauter les poudrières et, malgré leur héroïsme, furent obligés de se rendre en abandonnant leurs trésors à la disposition du vainqueur

Le 5 juillet l'armée fit son entrée solennelle dans la ville d'Alger, dont les habitants consternés avaient ouvert les portes pour éviter un assaut (1).

(1) Nous avons perdu plus de monde à ce siége que dans tout le reste de la campagne, écrivait Decaen à sa mère ; rien qu'en un jour le régiment a perdu plus de 150 hommes; une compagnie de voltigeurs du premier bataillon a eu elle seule, 38 hommes hors de combat ; enfin, après une lutte opiniâtre, toutes nos batteries ont pu être placées. Le 4 au matin, l'artillerie de chez nous commença le feu ; l'ennemi répondit fort bien. Je vous assure que pendant 5 heures la canonnade n'a pas cessé un seul instant et allait plus vite qu'un feu de deux rangs; il n'y a pas eu une seconde d'interruption ; le fort a été abîmé au bout de 4 heures ; alors les Turcs élevèrent le pavillon noir pour nous dire que leur fort leur servirait de tombeau ; mais comme la brèche était commencée, désespérant de tenir plus longtemps, ils mirent le feu à la poudrière du fort et le firent sauter; la moitié étant restée, on s'en empara. Ce fort était immense ; il y avait plus de cent pièces, et si nous eussions été à leur place, on ne nous l'eut pas pris de deux mois— le dey envoya des parlementaires, car dès le lendemain nous allions canonner et y mettre le feu — les parlementaires revinrent à différentes reprises; enfin on s'arran-

Quant au 21e de ligne, quelque temps après avoir pris du repos et savouré en commun le triomphe de la France, il fut désigné pour faire partie de l'expédition que l'on dirigeait contre Oran, moins par un désir de conquête que pour mettre un terme aux menées de l'empereur du Maroc, qui nous menaçait du côté de l'ouest, et s'était déjà emparé de Tlemcem.

Les troupes françaises, débarquées sans obstacle à Mers-el-Kébir, après y être restées un mois en observation, étaient parvenues, après de nombreux pourparlers, à entrer dans la ville.

Leur présence, par un de ces caprices de l'opinion que l'on ne saurait expliquer, au lieu de grouper la population autour du vieil Hassan-Bey, avait opéré dans ses rangs une sorte de révolution pacifique. Le bey, devenu prisonnier de ses propres défenseurs, fut envoyé à Alger, et bientôt les troupes de l'expédition elles-mêmes purent y retourner. Seul, le 21e de ligne, auquel semblait véritablement réservées les tâches les plus pénibles, resta à Oran sous le commandement du colonel Lefol.

Il est difficile de se faire une idée de la triste situation de ce régiment et des privations de toutes

gea. Le lendemain on entra dans la ville en vainqueurs, on les désarma et on trouva un trésor de plus de 100 millions dans la *casaba* ou citadelle du dey. Pendant dix jours de suite, il y eut plus de 1,600 hommes par jour employés à porter de l'or et de l'argent à bord des bâtiments, et on en trouve tous les jours encore ; voilà ce qu'il fallait à la France, je dis 100 millions, il y en a bien davantage.

Vous me pardonnerez si mon écriture n'est pas plus soignée. Une caisse de tambour me sert de table, et un sac de soldat me tient lieu de chaise ; j'espère que c'est là écrire en troupier.

(Au camp devant Alger, 23 juillet 1830.)

sortes qu'il eut à subir pendant le séjour d'un an qu'il fit dans cette résidence.

Il se trouvait en exil sans la moindre nouvelle de la mère-patrie, et n'avait pas même la distraction de quelques combats pour rompre la pénible monotonie de son existence. Trop faible en effet pour s'aventurer en dehors de la place, cette troupe ne pouvait songer à faire des sorties, et, de leur côté, les Arabes n'ayant pas d'artillerie, n'osaient l'attaquer. En outre, comme le bataillon de guerre avait été désigné depuis longtemps pour rentrer en France, il ne recevait plus rien de son dépôt. Les soldats étaient presque nus, et les officiers se voyaient réduits à porter des souliers faits d'écorce de palmiers, qui leur duraient à peine quatre ou cinq jours. Le colonel Lefol, frappé par le spectacle de tant de misères, qu'il lui était impossible de soulager, mourut de chagrin. Peu de temps après le 21e de ligne fut rappelé à Alger.

Plus heureux que son colonel, Théodore Decaen avait subi cette rude épreuve sans que son moral, trempé d'acier, en eut été un seul instant abattu. Soutenue par une indomptable énergie, sa constitution robuste résistait à toutes les fatigues de la guerre, à tous les dangers du climat, comme son âme à toutes les attaques de la nostalgie, et cependant jamais citoyen n'aima mieux sa patrie, jamais fils n'eut pour sa mère une tendresse plus vive et ne souffrit davantage d'en être séparé. Mais il était de ceux que l'amour du devoir, le sentiment de l'honneur et les satisfactions de la conscience élèvent au-dessus du vulgaire. Sachant que ce n'est qu'à force de constance que l'on arrive, de ténacité que l'on touche au but, il marchait droit devant lui dans la voie qu'il s'était tracé, et ne se laissait point arrêter par les ronces du chemin.

Nommé lieutenant le 20 juin 1832 (1), il eut la bonne fortune d'être appelé à prendre part aux nombreuses expéditions que l'on organisait autour d'Alger pour étendre et assurer la conquête.

Il fallait absolument mettre un terme à l'incursion des Arabes dans cette belle plaine de la Mitidija qui s'étend vers l'Atlas et demeure toujours couverte d'une végétation luxuriante entretenue par les intarissables ruisseaux des montagnes ; il fallait surtout empêcher les Kabyles de menacer la ville d'Alger où ils disaient hautement qu'ils voulaient remplacer par le bey de Tittery l'ancien dey retiré à Smyrne avec ses janissaires, pour n'avoir pas l'occasion de trahir ses serments de soumission.

L'armée avait donc beaucoup à faire, et son nouveau chef, le comte Clausel, successeur du brave Damrémont, déployait la plus grande activité pour faire face aux exigences de la situation.

Il avait voulu diriger lui-même l'expédition organisée contre la ville de Blidah et de Médéah, où se trouvait le bey qu'il s'agissait de châtier, et avait emmené avec lui le 21e de ligne.

Ce régiment qui marchait en tête de la colonne, rencontra à une lieue de Blidah des masses de cavaliers qui se ruèrent sur lui et engagèrent le com-

(1) Voici quelles étaient les notes de Théodore Decaen pour son premier grade en campagne,

Decaen Claude-Théodore, sous-lieutenant des voltigeurs. Jeune officier très distingué, plein de zèle et d'ardeur. Instruit et servant bien. On ne peut pas faire un meilleur choix pour l'emploi de lieutenant vacant. 6 février 1831, le colonel (signature illisible,)

Approuvé le maréchal de camp,

DAMRÉMONT.

(Archives du dépôt de la guerre, canton de l'Algérie 1831, mémoires de proposition.)

bat avec beaucoup d'acharnement ; mais grâce à l'élan de nos troupes, les Arabes ne tardèrent pas à être repoussés en jonchant le terrain de leurs morts et la ville fut immédiatement occupée.

Peu de jours après Médéah eut le même sort. Alors le bey de Tittery, abandonné par ses goums qui menaçaient de le tuer, fut obligé de s'en remettre à la générosité du général Clausel.

Plus tard eurent lieu pour la gloire du 21e de lignes les expéditions de Mascara et de Tlemcem dirigées contre Abd-el-Kader, le nouvel émir dont l'audace ne connaissait plus de bornes.

Plus tard encore ce furent les deux siéges de Constantine qui coûtèrent la vie de tant de héros.

On ne saurait se faire une idée de tous les traits de courage, de tous les actes de valeur qui signalaient ces engagements où l'intelligence individuelle jouait un si grand rôle, et ces combats incessants que l'on était obligé de livrer, non point contre des masses considérables, mais contre un ennemi actif et vigilant, toujours prêt à former des embuscades, à disparaître au moment où l'on allait l'atteindre et à revenir ensuite harceler nos troupes en marche ou au repos, pour tirer profit soit d'une fausse manœuvre soit de la moindre imprudence.

Cette guerre assurément n'avait rien du caractère grandiose de celles qui devaient lui succéder. Néanmoins l'armée d'Afrique acquit, en la faisant, une précieuse expérience. Elle donna l'exemple, on peut le dire, de toutes les vertus militaires, et mérita par là de prendre place à côté de ces phalanges dévouées, modestes et intrépides qui honorèrent la France aux époques les plus glorieuses de son histoire.

Nos conquêtes d'Algérie et les vingt années pendant lesquelles elles se sont accomplies en un temps

de paix générale pour l'Europe, ont servi non-seulement de champ de manœuvres à nos soldats, mais encore de lien entre deux générations militaires.

Autour des généraux qui s'étaient formés à l'école de l'empire comme les Clausel, les Damrémont, les Bugeaud, on vit s'élever une jeune et nombreuse famille d'officiers pleins d'ardeur, de courage, liés entr'eux par un égal dévouement à la patrie, et qui devaient lui donner plus tard des hommes de guerre éprouvés. Quoiqu'elle ait été décimée cruellement par les balles ennemies, par la maladie et par l'âge, c'est encore à cette famille qu'ont appartenu tous ceux qui, depuis lors, ont conduit avec honneur nos soldats sur les champs de bataille.

Théodore Decaen était digne d'en faire partie. Son mérite en Afrique avait trouvé souvent l'occasion de se révéler. Son nom avait été mis plusieurs fois à l'ordre du jour, et les épaulettes de capitaine étaient venues récompenser des services que ses compagnons d'armes appréciaient à leur juste valeur, lorsqu'il rentra en France avec son régiment.

III.

A cette époque, malgré les luttes parlementaires et ministérielles, malgré les tentatives démagogiques des sociétés secrètes, la France était prospère.

Le gouvernement faisait de son mieux pour tirer parti des forces vives de la nation, et, quoique ce fut relativement pour le pays une période de paix, il ne se désintéressait pas des choses de la guerre. Les princes d'Orléans, d'ailleurs, aimaient tout ce qui se rattachait à l'art militaire, et ne songeaient qu'à rendre notre armée plus forte et plus respectable.

Chaque année apportait dans son organisation

des réformes ou des innovations utiles. C'est ainsi qu'après avoir remarqué que les services rendaient, comme auxiliaires, les nouveaux régiments de zouaves et de turcos, le duc d'Orléans songea à former un corps de tirailleurs spéciaux composé d'hommes choisis, intelligents, actifs et vigoureux, qui puissent en campagne être déployés avec fruit sur les flancs ou sur le front des colonnes d'infanterie pour commencer le combat, le nourrir, appuyer certains mouvements, ou voiler aux yeux de l'ennemi, par une ligne de feu, la force et les projets des combattants.

Nos anciennes guerres démontraient la nécessité de cette nouvelle institution. On se souvenait qu'en 1796 le maréchal Augereau, après avoir passé l'Adige, était parvenu à forcer le passage de Primolan en déployant habilement et à propos trois bataillons de tirailleurs. On savait que, peu de jours après, Masséna, suivant la même inspiration, avait enlevé la position de Caliano avec des compagnies déployées en tirailleurs.

On se rappelait enfin combien d'échecs eussent pu être changés en victoires, pendant notre malheureuse campagne d'Espagne, si des bataillons bien exercés à la guerre de partisans, eussent pu se déployer continuellement en face de la cavalerie anglaise.

La création du corps des chasseurs fut alors décidée. Le prince d'Orléans qui, à cette époque leur donna son nom, choisit dans chaque régiment pour former cette nouvelle troupe, l'équiper, l'instruire, des officiers capables, intelligents et ayant déjà donné, quoique jeunes, des preuves de leurs talents militaires.

Théodore Decaen fut désigné un des premiers pour faire partie de ce corps d'élite, et sa voix fut

souvent écoutée dans les conseils du prince quand il s'agissait de remplacer l'ancienne théorie par des manœuvres ou des exercices dans lesquels l'adresse et la légèreté avaient une part toute nouvelle.

La maturité de son jugement lui avait appris ce qui, dans les innovations, peut être durable et comment il faut, en cette matière surtout, éviter dans une pensée de perfectionnement de rencontrer la complication. Pendant ses campagnes d'Afrique, ayant observé attentivement les besoins de la guerre et profité de ses leçons, il ne proposa pour les chasseurs que des inventions ou des règles parfaitement appropriées au rôle qu'ils devaient jouer. Aussi malgré la fièvre de faire, de défaire, de refaire dont ont été pris les hommes les plus éclairés, malgré les transformations incessantes auxquelles ont été soumises les choses de l'armée, l'institution et la théorie des chasseurs sont restées à peu près ce qu'elles étaient dans l'origine, et depuis ce temps, la pratique n'a fait que consacrer l'utilité.

Les travaux de Théodore Decaen, à cette occasion, lui avait valu plusieurs fois les félicitations du ministre de la guerre ; il venait de prouver qu'il savait non-seulement choisir les hommes, mais encore leur donner toute la valeur qu'ils pouvaient avoir.

Devenu capitaine adjudant major au 7e chasseurs, il était arrivé à cette époque de la vie où les habitudes se prennent et où l'homme se prononce. Voyant les difficultés de sa carrière non-seulement s'aplanir, mais encore celle-ci s'ouvrir brillante devant lui, grâce à l'estime que lui témoignaient ses chefs, sentant qu'il lui manquait un complément essentiel, les joies de la famille, il songea à se marier.

La providence, dans laquelle il avait confiance—car son existence n'est pas un paysage sans ciel et l'idée

de Dieu y apparaît souvent—la providence lui donna tout à la fois une compagne digne de lui et une nouvelle patrie dans la riante vallée qu'elle habitait sur les bords de la Saône.

Malheureusement la première année de cette union fut troublée par la mort de sa mère. Il l'aimait avec toute la tendresse d'un bon fils. Sa douleur fut immense. La perte d'une mère, nous l'avons tous éprouvé, et un de ces chagrins tellement profond qu'il semble rester en réserve au fond de l'âme où on le retrouve toujours lorsque l'on est atteint par une affliction nouvelle.

La religion seule capable de donner à l'homme la résignation dans de pareils moments est rarement, dit Plutarque, le partage des guerriers. Mais l'éducation de Théodore Decaen avait été trop complète pour qu'elle en fut absente. Il regardait la foi dans le créateur comme le viatique nécessaire du soldat et trouvait que la pensée d'une autre vie est une consolation indispensable à ceux qui, par profession, font face à la mort presque continuellement dans les hasards de la guerre (1).

Son mariage lui avait donné non-seulement les douceurs du foyer domestique, mais encore les charmes ineffables de la vie champêtre vers laquelle l'attirait ses habitudes d'enfance ; ses goûts d'une simplicité primitive et son admiration naïve pour toutes les choses de la nature. Rien ne valait

(1) Tu sais bien écrivait-il à sa sœur que je suis tout converti aux idées que renferme ta lettre car personne plus que moi, ne reporte au maître de la création les événements de notre existence. J'ai en lui la plus grande confiance. Ma conviction est que Dieu est le principe est l'initiation de tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux et pour ma part, depuis la mort de notre excellente mère qui nous a tant éprouvés, je n'ai qu'à le remercier de tout

à ses yeux le spectacle des labours, des foins, des moissons, des vendanges, des troupeaux rentrant le soir à l'étable, des poulains gambadant à l'abreuvoir et des jeunes filles dansant le dimanche sur la pe-.ouse. Il ne s'arrachait jamais qu'à regret à la contemplation de ces scènes rustiques et, si le sort, qui désigne les berceaux pour ceux qui viennent au monde, l'avait fait naître d'un laboureur plutôt que d'un soldat, il ne s'en serait pas plaint.

Pour lui la ville c'était l'esclavage et les champs la liberté.

Mais la liberté qu'il chérissait n'avait rien de commun, cela va sans dire, avec celle qui enfante les bouleversements politiques. Personne, en effet, ne redoutait plus que lui les fureurs populaires. Il était facile de connaître sa pensée toute entière à ce sujet, car il avait la franchise de l'homme qui ne craint jamais d'exposer ses convictions et ses sentiments, les ayant tirés d'une étude loyale, désintéressée et d'un amour ardent de l'ordre.

Il déplorait les luttes entre les grands corps de l'état qui mettaient sans cesse des entraves aux progrès de la nation, et tous ces conflits d'autorité si contraires à l'esprit de discipline qu'il regardait avec raison comme le principe fondamental du pouvoir.

A ses yeux une révolution était un des plus grands maux dont le ciel puisse affliger la terre. Il trou-

ce qu'il fait pour moi. Ainsi ma bonne sœur ton sermon n'a fait que consolider mes pensées à cet égard car, sois en bien persuadée, j'ai conservé tous les principes solides que notre mère m'a donnés avec l'existence et j'y suis trop attaché par conscience et par fidélité à sa mémoire pour faire aujourd'hui l'esprit fort et imiter tant de gens généralement faibles d'esprit et de cœur.

(7 octobre 1847.)

vait qu'elle est toujours un fléau pour la génération qui l'exécute et que les avantages qu'elle procure ne sauraient égaler le trouble dont elle remplit la vie de ses auteurs.

Ce n'est donc pas sans tristesse qu'il envisageait la situation politique. Celle-ci en effet avait revêtu un caractère de gravité inattendu. Des crimes fréquents, des agitations incessantes, des actes déplorables de corruption, une émotion sourde de l'opinion publique, tout faisait pressentir une crise prochaine! C'était le glas de la monarchie ! La France qui n'avait pas songé à détruire celle-ci venait d'exhumer la République, objet de terreur et souvenir de misères.

Decaen qui aimait à rendre hommage au dévouement et à l'intelligence de ses concitoyens, vit avec douleur cette triste période de notre histoire où toutes les forces supérieures de la société s'étaient effacées, où la peur prenait le nom de fraternité, l'hypocrisie de patriotisme, et où la faiblesse des uns, l'incertitude des autres, laissaient imposer à la nation un gouvernement qu'elle n'avait pas choisi.

Heureusement pour le jeune capitaine la tâche de museler le peuple parisien lui avait été épargné. Son régiment dont il avait le commandement par intérim, se trouvait alors à Metz et, comme il lui avait appris que la constance et la discipline, bien plus que le courage, sont les premières vertus du soldat, il n'avait eu en ce temps de discordes, à réprimer aucun désordre.

Etant allé, depuis Metz, tenir garnison à Strasbourg, il assista, comme délégué de l'armée, à la grande fête centenaire de l'annexion de l'Alsace à la France. Ce n'était pas une cérémonie banale que celle qui réunissait sur les bords de Rhin toutes ces populations pleines de patriotisme, accourues pour

célébrer l'anniversaire du grand événement qui avait relié leurs destinées à celles de notre pays. A deux pas de là, l'étranger écoutait leur allégresse d'être admises dans la grande famille française et portait la tête basse en se rappelant nos victoires.

Beaux jours de notre gloire qu'êtes-vous devenus?

Decaen obligé de porter un toast à l'Alsace dans cette circonstance solennelle le fit dans les termes suivants:

« Citoyens,

Permettez à un de vos frères de l'armée de mêler ses accents aux vôtres. C'est avec orgueil et fierté que nous foulons le sol de l'Alsace; tous enfants de la même et grande patrie, nos cœurs s'épenchent aussi dans cette même et sainte communion; *la défendre ou mourir avec elle.*

Malheur donc à l'ennemi trop présomptueux qui serait tenté de porter sur elle une main sacrilége; nous lui jetons aujourd'hui le défi superbe du chef de la République de Sparte en lui criant avec confiance: Viens la prendre.

Les eaux du grand fleuve sont pour l'Alsace une limite sacrée, honneur à vous toutes, nobles cités, sentinelles avancées qui gardez si fidélement le sort de la patrie! que les échos de la montagne ennemie aillent redire à l'étranger qu'à tout jamais ces deux cris se confondent en un seul: Vive l'Alsace! vive la France. »

Ces chaleureuses paroles, inspirées par le plus pur dévouement à la patrie, furent couvertes par d'unanimes acclamations, quant à leur auteur il devait vingt années après, comme nous le verrons, tenir fidèlement sa promesse de défendre la cause sainte de l'Alsace ou de mourir pour elle.

Depuis un an il était chevalier de la légion d'honneur (1).

Le moment approchait où il lui faudrait quitter son bataillon. Le 6 mai 1850 il fut nommé commandant au 62e de ligne et fut obligé de se séparer de ses compagnons d'armes Ceux-ci qui connaissaient la noblesse de ses sentiments et de quelle naïveté de cœur, de quelle sûreté de commerce il accompagnait son estime, le regrettèrent sincèrement.

Il ne devait pas demeurer longtemps du reste dans le nouveau regiment qu'on lui avait assigné. Les premiers services où le talent, la sagacité, la prudence le disputaient à la bravoure, la part brillante qu'il avait prise à la formation du corps des chasseurs le signalaient au ministre de la guerre pour un rôle actif. Lui-même ne désirait rien tant que d'aller, en face de l'ennemi expérimenter toutes les ressources de l'arme puissante dont il avait contribué à doter son pays. Il eut bientôt cette satisfaction et le jour mémorable où toutes les populations, retirées dans leurs comices, adhéraient au coup d'Etat par huit millions de suffrages (21 décembre 1851) on lui confia le commandement du 1er bataillon de chasseurs qui était sur le point de se rendre en Afrique (2).

(1) 22 avril 1847.

(2) Tu connais maintenant ma nouvelle destination écrivait-il à sa sœur et il faut m'en féliciter, c'est une excessive faveur pour mon bataillon qui arrive à peine du siége de Rome de rentrer de suite en campagne et je suis très-fier, très-flatté de ce choix. Je me trouve à la tête d'un beau et solide bataillon que je connais déjà comme si je vivais avec lui depuis dix ans. Je vois que la confiance est réciproque depuis le soldat jusqu'au chef et je rentre en Afrique avec confiance et bonheur.

(Valence, 29 février 1852.)

Au mois de mars 1852 il monta à bord de la frégate le *Gomer* et quitta de nouveau la France, heureux de la laisser entre les mains d'un homme à ses yeux capable de gouverner et de sauver malgré lui ce peuple qui, par la divergence de ses opinions, s'opposait à toute marche régulière et courait tête baissée à sa propre ruine.

IV.

Débarqué à Alger, sur cette terre qui donnait la gloire à tous ceux qui en disputaient bravement la possession, il ne tarda pas à être envoyé contre les Ouled-ham, tribu révoltée fort nombreuse, des environs de Guelma.

Dès le début de l'expédition il fut très content de ses nouveaux soldats qui, par leur agilité, leur souplesse, leur entrain, réalisaient tout ce qu'il avait espéré et convenaient parfaitement pour cette guerre où il fallait gravir des crêtes et des rochers à pic afin d'aller y débusquer l'ennemi. (1)

(1) Partis hier dès l'aube avec des vivres pour la journée nous sommes arrivés dans un pays très-accidenté, très-difficile et où certes nous eussions dû perdre beaucoup de monde. Mais les Arabes surpris ont cherché à mettre leurs troupeaux à l'abri et ne se sont pas montrés en aussi grand nombre qu'ils auraient pu le faire. Du reste nous les avons châtiés rudement et nous sommes revenus avec une grande quantité de moutons, de bœufs, de chevaux et de mulets, qui font un tapage énorme dans le camp. Ayant découvert sur la fin de la journée un assez grand nombre d'ennemis cachés dans les fentes des rochers, qui nous envoyaient des balles depuis leurs positions presqu'inaccessibles, nous avons dû leur donner une leçon exemplaire. Nous n'avons pas même épargné les femmes lorsqu'elles quittaient leurs repaires pour se sauver. Nous en avons vu

Si le chef était satisfait de sa troupe, celle-ci de son côté appréciait beaucoup son commandant. La confiance était réciproque. Toujours sévère pour lui-même, toujours juste pour ceux qui servaient sous ses ordres, il s'était acquis leur dévouement en se montrant à leur tête le premier à l'attaque et le dernier à la retraite.

A cette époque déjà il joignait à une audace réfléchie, fondée sur ce qu'il pouvait faire, une prudence consommée, une perspicacité hardie et beaucoup de promptitude dans la résolution, qualités que la nature donne et que la réflexion développe. Mais il n'exposait pas inutilement sa vie, la gardant avec soin pour la donner à son pays dans une occasion solennelle et bien souvent, on l'entendit blâmer la témérité de ses généraux qui s'offraient sans précaution aux coups de l'ennemi comme de véritables sous-lieutenants.

Les combats dans lesquels il se signala parmi les diverses expéditions de Kabylie sont trop nombreux pour que nous puissions les passer en revue. Ce sont presque toujours des attaques sur les montagnes abruptes où se trouvaient situés les villages qu'on allait détruire et dans lesquels l'avantage finissait par nous rester, après plus ou moins de sang versé et de courage déployé. (1)

beaucoup faisant elles-mêmes le coup de fusil et un de mes sous-officiers a eu hier la cuisse gauche traversée par une balle envoyée par une femme qui, quelques instants après, avec une quinzaine d'Arabes, a été tuée à la bayonnette dans une charge faite aux pas de course par mes petits chasseurs qui ont vengé leur sergent et rendu grands services à la colonne, car depuis cette position là on pouvait nous faire beaucoup de mal. (Lettre à sa femme du 15 juin 1852.)

(1) Nous avons eu le 20 une bonne journée de poudre écrivait-il. On a pris et brûlé plusieurs villages. Mon ba-

Les populations qu'il s'agissait alors de soumettre avaient été deux fois vaincues et gouvernées, la première par les Romains, la seconde par les Turcs.

Les Romains ouvraient des routes, fondaient des villes, laissant aux indigènes leurs dieux, leurs lois, leurs mœurs et contenaient par la crainte ou s'attachaient par la reconnaissance ceux qu'ils croyaient influents. Les Turcs, pendant trois cents ans, avaient gouverné en coupant des têtes, faisant des razzias, poursuivant et traquant les indigènes qui leur causaient quelque ombrage.

Les Arabes, au temps de notre conquête, frémissaient encore au souvenir de l'oppression des Turcs et ne se souvenaient guère de la domination romaine, attestée cependant sur leur sol par les nobles traces du grand peuple.

Le système employé pour asseoir chez eux notre domination était tout à la fois celui de la terreur et de la civilisation. Tantôt on envahissait le territoire de ces belliqueux Kabyles qui, depuis près d'un siècle, avaient secoué le joug des orientaux et refusaient impunément de leur payer tribut ; tantôt on recevait le serment de fidélité des indigènes, on traçait des routes, on construisait des ponts, on opérait des desséchements, on introduisait les cultures

taillon est allé plus loin que la colonne avec le 60e de ligne et nous avons eu une rude besogne. J'ai eu pour ma part 25 hommes hors de combat dont 5 tués. La retraite a été difficile à soutenir dans un pays fort accidenté et complètement couvert, mais l'attaque a été magnifique et le premier village enlevé avec une vigueur remarquable, malgré les obstacles, les barricades nombreuses et les aspérités du terrain. Mon bataillon s'est si bien conduit que j'ai été heureux de marcher en avant avec de si braves soldats.

(Lettre du 22 juin 1854.)

perfectionnées et l'on formait des établissements dont la plupart sont aujourd'hui florissants.

Tout cela était l'œuvre de l'armée qui déposait le fusil pour manier la pioche, dans des terrains difficiles, accidentés et remplis de fourrés d'où une balle venait souvent percer, sans qu'il s'y attendit, le travailleur oublieux de sa défense. Alors, pendant que les soldats se faisaient terrassiers, maçons ou laboureurs, les chefs devenaient diplomates, administrateurs, négociants et tâchaient, par leurs rapports avec les indigènes, de faire comprendre aux tribus le rôle que nous voulions jouer parmi elles et combien il était de leur intérêt de ne pas entraver notre œuvre civilisatrice par des combats où la victoire devait infailliblement nous rester.

Dans ces fonctions si délicates, toutes d'initiative, de sagacité, et de savoir faire, Decaen rendit encore à notre colonie d'importants services.

Il pensait qu'il fallait à tout prix réconcilier les colons et les Arabes, que ces derniers ne devaient pas être dépouillés au profit des premiers et que les Français avaient mission de servir de guides, d'initiateurs aux indigènes pour répandre chez eux les idées de morale et de justice, leur apprendre à écouler les produits, réunir les capitaux, étendre le commerce, tandis que les Arabes, en secondant nos établissements, trouveraient près d'eux l'emploi de leurs mains d'œuvres, le placement de de leurs récoltes et de leurs bestiaux.

Nommé lieutenant colonel au 11e léger (1) il eut successivement à gouverner les subdivisions de Milianah et de Cherchell. Dans son administration il se montra calme, équitable, indulgent pour les petites fautes de ceux qui nous étaient dévoués, il

(1) 6 mai 1850.

encouragea dans la voie du bien ceux qui s'y étaient engagés, il réprima avec vigueur les moindres désordres et fit si bien, par son énergie et son autorité morale, que les populations de ces cercles se réaccoutumèrent aux travaux de la paix et payèrent leur nouveau tribut sans la moindre difficulté.

Il était plongé dans les mille soins de ce gouvernement, auquel son esprit actif prenait le plus vif intérêt, quand éclata la guerre de Crimée.

L'empereur de Russie, jaloux d'assurer à sa dynastie la possession du Bosphore, venait de mettre au jour ses projets d'envahissement. A l'abri d'une question religieuse, il cherchait à anéantir la souveraineté du sultan. Ses armées avaient déjà posé le pied sur les principautés danubiennes, quand la France et l'Angleterre dont les efforts diplomatiques s'étaient brisés contre l'entêtement du cabinet moscovite, furent obligées d'intervenir pour sauvegarder le commerce de la Méditerranée.

Decaen, en songeant que le drapeau de la France allait chercher au loin de nouveaux lauriers ; en voyant partir pour les rives de Bosphore les régiments avec lesquels il venait de combattre sur le sol africain, sentit son cœur battre bien fort d'espérance et d'envie (1).

(1) Je vais bientôt retourner à Alger, écrivait-il à sa sœur j'en suis heureux, car si de nouvelles troupes sont embarquées pour la Turquie et que mon régimeut en fasse partie, *ce que je desire vivement*, je serai là tout prêt pour m'y préparer. Je t'avouerai que je serai bien content de voir devant moi une ligne de Russes. Outre qu'en ce moment chacun de nous se doit à la défense de notre chère patrie, je ne me rappelle pas sans amertume que notre bon père est resté à Bérézina. Aussi son fils verra-t-il avec plaisir les balles de ses soldats abattre des Cosaques. »

(Lettre à sa sœur 11 août 1854).

V.

La guerre d'Orient faite, ainsi que nous l'avons dit, pour sauvegarder l'indépendance de l'empire Ottoman, offrait de grandes difficultés, en raison surtout de l'éloignement du théâtre des opérations. Cet éloignement exigeait une longue préparation, et cependant il avait fallu jeter en quelques semaines sur les bords de la mer noire toute une armée avec son effectif de troupes, d'hommes, de chevaux, son matériel, ses approvisionnements qui venaient s'accumuler par toutes nos voies ferrées à nos ports d'embarquement.

Le début de la campagne, chacun s'en souvient, s'était ressenti de la précipitation avec laquelle il avait fallu procéder aux préparatifs, et nos premières armes sous le ciel du Levant n'avaient pas obtenu le résultat que l'on espérait.

L'ennemi semblait avoir pour lui non-seulement la fortune, mais les éléments. La peste, l'incendie nons ayant fait payer tribu, une année s'était écoulée sans que nous eussions pu approcher de Sébastopol et ses défenseurs, malgré deux batailles sanglantes (1), voyaient leurs moyens de résistance augmenter chaque jour par l'immensité des ressources qu'employait le czar pour sauver ce puissant boulevard de son empire.

L'armée néanmoins avait supporté sa longue et pénible immobilité dans les tranchées avec une patience, une résignation, une tenacité bien contraires anx traditions et au tempérament des Français.

(1) L'Alma et Inkermann.

L'Europe même était étonnée d'une attitude pareille dont tout l'honneur revenait, il faut le reconnaître, à la sollicitude de la mère-patrie et à ses manifestations si bien faites pour impressionner nos troupes.

Celles-ci n'avaient pu résister aux encouragements et aux preuves de sympathie qui leur arrivaient de la France. Chaque courrier avec ses lettres, ses journaux, chaque récit des arrivants relevaient les courages et les âmes, en apportant sous les formes les plus diverses le témoignage des anxiétés du pays, de son intérêt pour ceux qui souffraient, de sa gratitude pour ceux qui mouraient. Toutes ces bourses françaises s'ouvrant aux besoins du soldat, toutes ces mains amies préparant le linge et la charpie de ses blessures, tous ces cœurs répandant sur les plateaux désolés de la Chersonèse leurs consolations et leurs louanges ; voilà ce qui avait inspiré à ces natures ordinairement impressionnables, mobiles et promptes au découragement, le calme, la fermeté, la résistance indéfiniment continuée dans les épreuves les plus redoutables qui soient à la guerre.

Les commencements de cette pénible campagne avaient été épargnés à Théodore Decaen. Il n'avait pas eu à subir le trouble, les manquements des premiers arrivages pendant lesquels on disait à chacun des groupes qui prenaient terre pêle-mêle et en désarroi : *débrouillez-vous*, en les envoyant insoucieusement du côté de l'ennemi.

Ce fut seulement à la fin de janvier 1855 qu'il se mit en route. (1)

(1) « Tu as dû apprendre, depuis au moins huit jours, écrivait-il, la désignation du 11e léger pour la Crimée. Aussi je te vois triste, inquiète et malheureuse. Allons, ma

livrer bataille dès qu'elle jugerait que les circonstances du combat lui seraient favorables. Pour rentrer dans les conditions ordinaires d'un siége et investir la ville il fallait tout à la fois se mettre en possession des hauteurs de Makensie et d'Inkermann, se rendre maîtres du côté nord du port de Sébastopol et s'y établir, ce qui ne pouvait se faire qu'en passant sur la rive droite de la Tchernaïa.

Cependant le moment des grandes résolutions était arrivé. Obéissant à certaines nécessités politiques, le général Canrobert avec une grandeur d'âme digne de l'antiquité, venait de céder le commandement en chef au général Pélissier.

Montrant une abnégation, un dévouement qui lui feront devant l'histoire le plus grand honneur, il s'était remis purement et simplement à la tête de son ancienne division. Decaen en faisait partie et était connu de ce général comme de tous ceux qui en Afrique avaient pu apprécier son énergie et sa valeur.

C'était des qualités trop précieuses dans les circonstances présentes pour qu'on ne se hâtât pas de les employer.

Le colonel du 7e de ligne ayant été tué, son régiment fut donné à Théodore Decaen que l'on envoya faire le service de tranchée, à la droite des lignes allant d'Inkermann à Baclava, où nous cheminons péniblement dans un terrain de roc et sous la fusillade des Russes qui chaque jour nous occasionnaient des pertes sensibles, quoique les leurs fussent beaucoup plus considérables.

En ce moment le feu avait été ouvert par toutes nos batteries, la phase d'activité avait succédé à l'ancienne inertie et Decaen allait faire ce qu'il appelait de la bonne besogne (1).

(1) Depuis le 9 écrivait-il je commande le 7e de ligne qui

En voici quelques échantillons.

Un jour qu'il était de tranchée, une forte colonne Russe s'avance résolument sur la tête de nos approches. La nuit était complète et sombre. Decaen avec sa troupe essuie le feu des Russes sans leur faire l'honneur d'y répondre par un seul coup de fusil ; il les attend avec le courage calme de celui qui veut avoir l'ennemi au bout de sa baïonnette pour le larder. Celui-ci avance jusqu'à bout portant ; alors les compagnies du 7e de ligne le fusillent, déciment les premiers rangs par cette décharge aussi terrible que soudaine, et forcent les assaillants à se retirer en désordre et abandonner leurs morts ainsi qu'un grand nombre de prisonniers.

Une autrefois, voulant enlever des embuscades, d'où l'on nous faisait beaucoup de mal, il se traîne dans les ténèbres avec ses soldats, comme les fauves des forêts guettant leur proie, et arrive ainsi jusqu'à

ne faiblira pas, j'espère, entre mes mains et fera honneur à la brigade à côté du 1er zouave et des braves chasseurs que j'ai commandés pendant deux ans en Afrique. Tu entendras dire sans doute que le feu a été ouvert sur toute la ligne de nos batteries contre Sébastopol. Du point du jour jusqu'à la nuit, le canon gronde de tous les côtés. Je ne pense pas que l'assaut se donne encore maintenant dans tous les cas notre feu est bien supérieur à celui des Russes et ils ont beaucoup souffert. Quant à nous, nos pertes sont loin d'être ce qu'on pourrait penser au milieu de cette canonnade immense qui atteint surtout l'artillerie et les gardes de tranchées où chaque corps travaille à son tour. Ainsi sois sans inquiétude sur mon compte et n'oublie pas que je garde sur moi dans mon petit sachet les médailles que tu m'as données avec les cheveux de ma sainte mère et que je les embrasse chaque soir en remerciant Dieu de sa protection si marquée et de tout ce qui m'arrive d'heureux, à savoir ma bonne santé et ma nomination. »

(Lettre à sa femme sous Sébastopol 13 avril 1855).

l'ennemi sans avoir été aperçu. Puis il fond sur les Russes à la baïonnette, les massacre dans l'obscurité et quand les postes de secours arrivent, il les force à se replier sans leur permettre de reprendre les défenses extérieures qui entravaient nos travaux.

Dans tous ces combats, où le sang de tant de braves rougissait le sol, Decaen entendait les balles, les bombes, les obus siffler à ses oreilles, il voyait à chaque instant la mort de près, mais jusque là du moins, il était sorti sain et sauf de la lutte.

Tandis que le feu de l'ennemi l'épargnait ainsi, ses chefs ne le perdaient pas de vue et concevaient chaque jour de ses vertus militaires une plus haute estime. Pour lui en donner la preuve on ne tarda pas à lui confier, quoique simple colonel, le commandement d'une brigade composée, outre le 7e de ligne, des deux plus beaux régiments de l'armée, le 1er zouave dont la valeur était proverbiale et le 1er chasseurs à pied qu'il avait eu sous ses ordres une année auparavant pendant ses expéditions d'Afrique. Avec de pareils éléments, avec de tels hommes Decaen était sûr de marquer partout son passage d'une manière brillante.

Il fut souvent alors de garde aux approches avancées de Malakoff, c'est-à-dire à 40 mètres du fossé et chaque fois que l'ennemi se présenta en concentrant ses efforts sur ce point, dont il sentait toute l'importance, il eut le bonheur de le repousser, après des combats plus ou moins meurtriers. A la suite de l'un d'eux, il reçut motivée de la manière la plus flatteuse, sa nomination d'officier de la légion d'honneur (1).

(1) 30 août 1855.

VI.

On était au mois de septembre. La prise du mamelon-vert et des ouvrages blancs, enlevés par nos troupes après des prodiges de valeur, nous avait fait faire un grand pas.

Le génie avait accompli son œuvre et nos cheminements étaient arrivés à un point où la prudence même commandait de ne pas différer une attaque générale contre la place.

Malgré celles faites sur toute la ligne pour occuper l'ennemi partout et lui couper la retraite du côté de la ville, tous nos efforts étaient en réalité dirigés contre l'ouvrage de Malakoff.

Une fois maîtres de cette forteresse, nous devions dominer complètement le faubourg de Karabelnaya que les Russes seraient forcés de nous abandonner. Une fois dans le faubourg, nous parvenions facilement à rompre le pont de bateaux qui traversait le port; alors la garnison de la ville, se trouvant investie, ne devait pas faire une longue résistance et resterait prisonnière.

On ne se dissimulait pas la difficulté d'enlever ces fortifications, armées de 1,500 bouches à feu, car l'on ne pouvait se flatter que les Russes n'auraient pas conservé, derrière leurs nombreuses traverses, assez de pièces pour tirer à la mitraille sur nos troupes lorsqu'elles sortiraient des tranchées. Par la quantité de monde qu'il était nécessaire d'engager, par la distance qui devait être parcourue en sortant de nos lignes et dans l'intérieur de la place, cette attaque de Sebastopol était bien plutôt une bataille qu'un assaut, et cette bataille allait se livrer sans que la direction des généraux en chefs pût se faire

sentir sur un terrain hérissé d'obstacles, qu'on ne pouvait espérer surmonter qu'en laissant à chacun son inspiration du moment.

L'entreprise était grandiose, difficile, hasardeuse; mais le moment était venu de la tenter. Tout retard ne pouvait que diminuer nos chances de succès.

En conséquence les dispositions furent prises pour donner l'assaut.

Comme nous l'avons dit, le grand effort allait se porter du côté de la tour de Malakoff.

Il fallait l'enlever à tout prix, car le sort des autres attaques dépendait de celle-là.

Le moindre échec, la moindre hésitation, perdait la situation. Il fallait donc pour commander sur ce point la première colonne d'attaque, un homme de bravoure hors ligne, un homme d'inspiration, au coup d'œil profond, à l'intelligence rapide, au sang froid éprouvé, tout à la fois général et soldat qui pût faire sortir la victoire de la mêlée sanglante.

Les généraux tinrent conseil et furent unanimes pour confier la première brigade d'attaque au colonel Decaen.

C'était le plus grand honneur que l'on pût faire à un officier. Jamais dans toute sa vie il ne fut l'objet d'une plus grande faveur Inutile de dire qu'il en sentit tout le prix.

Le 8 septembre était le jour choisi pour ce gigantesque combat.

Quand le moment approche d'une crise pareille; avant que le sifflement des premiers boulets ait annoncé le péril, c'est le devoir pour ceux qui commandent, tout à la fois de montrer à leurs troupes un visage serein et de leur rappeler la grandeur de la tâche qu'elles vont accomplir. A cette heure solennelle, il ne faut pas des harangues; les vieux

soldats les écoutent à peine et les jeunes les oublient aux premiers coups de canon.

Une parole enflammée d'un chef en qui l'on a confiance fait plus d'effet que tous les discours.

Decaen savait allumer dans l'âme de ses soldats le feu sacré de l'honneur et du patriotisme, sa voix suffisait pour les électriser. Ce jour-là, quand la 1re fusée saluant l'heure de midi, eut donné le signal de l'attaque, d'un mot, d'un geste, en lui montrant les aigles, il enleva la troupe et se précipita vers les murailles aux cris de vive l'Empereur.

Nous n'essaierons pas de raconter ici cette lutte héroïque. La plume de l'historien l'a souvent décrite. Dans cette scène de carnage, elle a peint Decaen dans son véritable jour. Elle l'a montré franchissant le fossé profond et gravissant avec ses braves, sous une grêle de balles, l'escarpement du talus; elle l'a montré sur le parapet faisant engager avec les Russes un combat corps à corps à coups de fusils, de pioches, de pierres, de caillous, au milieu des ondes de mitraille; elle l'a montré au moment où sa troupe un instant reculait, s'arrêtant immobile et la rappelant du geste à la mêlée, faisant sonner la halte pour la retenir, saisissant le drapeau et courant le planter lui-même sur la muraille dont il ne devait plus être arraché.

Son triomphe était complet, c'était celui de la France assuré par sa bravoure (1).

(1) Tu as dû être bien malheureuse, écrivait-il, inquiète, lorsque la voix du canon annonçait notre victoire à la France; j'ai eu l'honneur de commander la brigade d'attaque dans cette belle journée, et mon cher régiment a marché de front avec le 1er zouave en se précipitant sur les fossés comme un torrent au signal du brave Mac-Mahon, placé avec nous dans les ouvrages les plus avancés. Je n'ai

Lorsque l'on eut recueilli tous les fruits de cette immense victoire, le général en chef ordonna qu'un *Te Deum* d'actions de grâces serait chanté en présence de l'armée.

C'était un beau et émouvant spectacle que celui de tous ces régiments encore noirs de poudre et de sang groupés autour du prêtre pour remercier le dieu des batailles de la victoire qu'il leur avait donnée.

Voici comment un journal de cette époque rend compte de la cérémonie.

pas besoin de te dire oú était ma place de combat, tu le sauras plus tard. Quelle journée, quel feu, pendant cinq heures consécutives; que de courage déployé par nos intrépides soldats, gravissant les parapets, combattant corps á corps á la baïonnette, á coups de pierres á huit ou dix pas au milieu de la fusillade, de la canonnade, de la mitraille, et bravant mille morts á la fois ! Que c'est donc beau un grand combat comme celui-là. Que c'est grandiose et solennel ! Aussi que d'actions de grâce ne devons-nous pas rendre à Dieu pour ma conservation ; je l'ai bien vivement remercié de sa protection si visible et si incessante; souvent j'ai élevé mon âme vers lui et ma pensée vers toi et je le remerciais du fond du cœur en me rejetant dans cette lutte terrible dont nous sommes sortis victorieux après des efforts surnaturels. Tous mes officiers supérieurs sont blessés ou tués. Tu vois que lorsqu'on revient d'une pareille bagarre, on doit s'estimer heureux et remercier le ciel. J'oubliais de te dire que j'ai reçu un biscaïen sur la plaque de mon ceinturon, mais grâce à cet obstacle il n'a produit qu'une contusion assez forte dont je souffre peu quoiqu'elle soit fortement marquée sur ma peau. Le drapeau de mon régiment est en lambeaux, percé de balles, de boulets et et d'éclats d'obus, l'aigle a été aussi mutilée et le 7e de ligne sera fier de le montrer à la France quand il sera de retour dans cette chère patrie.

(Lettre à sa femme du 11 septembre 1855).

«Ce matin un *Te Deum* a été chanté après la messe dans chaque division. Dans la première du 2e corps l'autel avait été dressé en dehors de la chapelle.

Les troupes formaient un grand carré long au milieu duquel étaient les officiers. Comme à l'ordinaire, deux vieux soldats étaient de faction sur les marches de l'autel. En avant se trouvaient les quatre drapeaux de la Division aux mains de leur porte-drapeau.

Derrière eux leurs gardes où l'on remarquait bien des poitrines de soldats décorés.

Rien n'était plus émouvant à voir que ces drapeaux héroïques, souvenirs de Malakoff; leur superbe étoffe de soie n'était plus que lambeaux tachés de sang, de fumée et de poudre. Celui du premier zouave avait sa hampe remplacée par un bâton. Son aigle absente avait été enlevée par un boulet. Le drapeau du 7e de ligne planté sur le point le plus élevé de Malakoff avait déjà passé par les mains de quatorze individus, officiers, sous-officiers et soldats; tous étaient tombés quand le colonel Decaen a pris le drapeau à terre, de sa propre main, et l'a tenu élevé jusqu'à ce que la victoire restât à son régiment (Vœu national de Metz du 16 septembre 1855).

La conduite de Théodore Decaen avait été fort remarquée.

Le général Bosquet l'avait embrassé, les généraux Camou, Mac-Mahon l'avaient accablé de marques de considération. Quant au général Pélissier il lui avait fait comprendre dans les termes les plus flatteurs qu'il devait être nommé général de brigade (1).

A cette occasion le maréchal Canrobert lui écrivait :
« Quand on conquiert, comme vous l'avez fait, son grade

Dans l'armée comme partout ailleurs, l'ambition, la jalousie, l'esprit d'intrigues existent malheureusement et compromettent souvent sa dignité et son prestige.

Après le combat chacun revient à l'attitude qui lui était propre auparavant, et dans la mesure de sa situation s'efforce d'attirer à soi les bénéfices du succès ou d'écarter les responsabilités de la défaite. L'amour-propre, l'orgueil s'engagent dans des agissements qui ne sont pas toujours sincères ou avouables. On est loin des émotions de la lutte, où l'on servait à visage découvert un grand intérêt public. C'est alors la bataille des intérêts personnels. Les habiles se présentent avec un masque devant l'opinion et cherchent à obtenir d'elle une part de ses faveurs, une place au bulletin et dans les récompenses. Aussi que d'actions d'éclat douteuses ont les honneurs de la publicité ; que d'actes de courage et de dévouement demeurent malheureusement ignorés ou mal appréciés.

Decaen était doué de sentiments trop délicats pour n'avoir pas horreur des brigues et de toutes les intrigues qu'il avait souvent rencontrées dans sa carrière. Pour lui-même il n'avait jamais rien demandé qu'à sa bravoure ou à son zèle ; tous ses grades il les avait obtenus pour des faits de guerre

de général et sa croix d'officier devant l'ennemi, on n'a besoin de l'aide de personne, mais on a droit aux félicitations de tous les gens de cœur! Recevez les miennes, mon cher Decean, elles partent du cœur de votre ancien général et de votre ami. Inutile de vous dire que j'ai applaudi des deux mains au brillant succès de mon ancienne et belle division. Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de partager sa gloire.

Votre tout dévoué,

CANROBERT.

ou des actions d'éclat. Il trouvait d'ailleurs dans son patriotisme et dans le sentiment du devoir accompli un encouragement suffisant,

Mais en ce qui concernait ses subordonnés, c'était autre chose. Animé du pur amour de la justice, tenant par-dessus tout à cette autorité morale sans laquelle, dans les armées, le commandement est virtuellement frappé d'impuissance, il employait toute son activité, toute son influence, à chercher les belles actions qui avaient eu lieu sous ses ordres et engageait ensuite de véritables luttes en faveur de ceux qu'il croyait devoir être récompensés. Jamais les braves n'eurent après le combat un juge plus équitable, un défenseur plus dévoué. Tous ceux qui ont partagé ses dangers se souviennent encore de l'appui chaleureux qu'il leur prêtait dans toutes les occasions où ils avaient quelques droits à faire valoir (1).

(1)J'attends tous les jours, écrivait-il, ce que j'ai demandé pour mes braves gens, mais ça n'arrive pas vite; cependant j'ai pris mes mesures et je réussirai ou j'y perdrai mon nom. Il faut que j'obtienne toutes les faveurs que j'ai demandées pour mes régiments qui ont été superbes. Su treize décorations que l'on m'a accordées, il y en a eu sept pour la garde d'honneur de mon drapeau. Le soldat avait eu sa bonne part des dangers; il devait avoir sa bonne part des faveurs.

Quant à moi, tout le monde veut que je sois général de brigade; je n'ose cependant l'espérer, ce serait trop beau et trop heureux. Songe donc, officier de la légion d'honneur au mois d'août et général au mois de septembre ! Non ce n'est pas possible, je ne mérite pas tant de bonheur. Ce serait trop de récompenses pour ce que j'ai pu faire; cependant j'ai la conscience d'avoir rempli mes devoirs avec dévouement et amour pour ma chère patrie et dans l'intérêt de mes braves soldats. »

(Lettre á sa femme du 27 septembre 1855).

A cette époque l'empereur, voulant augmenter sa garde que le combat avait désorganisée, donna au maréchal Pélissier des ordres en conséquence.

C'était une besogne hérissée de difficultés, de détails et de choses délicates, qui pouvait convenir seulement à un officier d'une expérience spéciale et d'une grande sagacité.

On n'hésita pas à la confier au génèral Decaan. Très heureux de cette marque d'estime, il se mit au travail avec l'ardeur qui faisait le fond de son caractère et ne prit pour composer ces nouveaux régiments que la fleur de l'armée.

Pour lui rien ne valait les vieux soldats, non pas ceux que l'imagination publique rêve, en les faisant vieillir sous les drapeaux, mais les hommes jeunes, devenus vieux soldats parce qu'ils joignent dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral, les croyances, les ressorts de la jeunesse aux leçons de l'expérience. Dans la paix ce sont les hommes de la règle et des bons exemples. Dans la guerre ce sont les hommes du dévouement absolu, ceux qu tressaillent à la voix de leur général, lorsqu'en face du danger il leur parle de la patrie, ceux enfin qui, malgré d'impérieux instincts d'agitation et de mouvement se condamnent à la pénible immobilité de la tranchée et savent y recevoir la mort en gardant l'arme aux pieds.

Ce fut des hommes de cette trempe que choisit Théodore Decaen pour la brigade dont la formation lui avait été confiée.

Quand, par des examens sévères et un contact prolongé, il se fût bien asuré qu'elle possédait toutes les qualités professionnelles et morales qu'il recherchait avec tant de soin, il la présenta avec une certaine fierté au général Camou.

Celui-ci fut tellement satisfait du résultat obtenu

qu'il lui en fît donner aussitôt le commandement.

Par là il se trouvait véritablement dans une fort belle position, mais au lieu d'en profiter pour se livrer comme beaucoup de ses pareils à l'ostentation, il ne devait en user que pour faire le bien autour de lui (1).

Notre armée avait accompli sa tâche. Elle venait de montrer à l'Europe ce que peuvent la patience, l'opiniâtreté, la bravoure, mises au service d'une juste cause. La mère-patrie attendait ses fils avec impatience ; elle pouvait en être fière.

Le 25 mai 1856 Théodore Decaen revoyait enfin la France qu'il avait quittée quatre ans auparavant, plein d'espoir dans son étoile, avec le grade de chef de bataillon.

VII

Ceux qui, éloignés pendant longtemps du centre de toutes leurs affections, ont eu souvent la mort en face, comprendront avec quelle douceur il retrouva

(1) Ma nomination dans la garde, écrivait-il, va faire bien des envieux et des jaloux. Je ne l'ai cependant pas demandée. Le beau côté de ma nouvelle position sera de pouvoir faire plus de bien aux braves gens qui le mériteront. Puisque Dieu n'a pas voulu que j'eusse des enfants, je tiens à faire, avec la fortune qu'il m'envoie, le plus d'heureux que je pourrai. Ce n'est que trop juste. Il ne faut pas exagérer ce que l'on appelle une bonne action. Dans ce monde chacun se doit à son prochain et malheureusement on ne remplit pas ce devoir en entier.

Pour nous conservons modestie, simplicité et remercions le ciel de ce qui nous arrive sans en tirer vanité.

(Lettre à sa femme du Plateau de l'Observatoire, 19 mai 1856).

son foyer domestique et le riant cottage dont il avait fait sa patrie d'adoption.

Nous avons déjà dit combien il aimait ce rocher d'Ithaque où il trouvait tout ce qu'il pouvait satisfaire ses goûts ; un grand espace devant lui, un air libre sur la tête, de vastes jardins que bornaient seulement les collines voisines et, autour de sa demeure, des bocages épais dont le silence n'était troublé que par le chant des oiseaux ou par la voix sonore de ses grands chiens de chasse.

Il était parti comme capitaine, il revenait général. Certains individus ressemblent aux grands fleuves, leur source est petite, ils grandissent en marchant. Decaen était de ceux-là. Mais, plus il s'élevait dans l'échelle sociale, plus on voyait augmenter en lui la modestie, qui est une force, et la simplicité dans les mœurs qui devient, chez l'homme supérieur, un véritable charme.

Comme ces gentilhommes antiques, qui eussent été rois dans la langue de la bible et d'Homère, une fois dans son village son plus grand bonheur était de s'entourer de ses amis, de se mêler aux paysans, de partager leurs loisirs, de leur être utile et, sans craindre que la familiarité blessât le respect, de leur créer même des divertissements. Pour lui rien de plus inviolable que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demandait un service, c'était lui qui paraissait l'obligé, il n'éprouvait jamais de plus vive satisfaction que celle de faire plaisir aux autres.

Son excellent cœur lui suggérait alors toutes sortes d'idées fécondes.

Quand venait la fête de l'Empereur, nulle part on ne la célébrait avec plus d'entrain et de solennité qu'au village de Barges.

Le général se faisait le grand ordonnateur des réjouissances publiques et, depuis la revue des pom-

piers qu'il passait avec un imperturbable sang-froid, jusqu'aux illuminations et au bal champêtre qu'il honorait de sa présence, on peut dire que rien ne manquait au programme. C'était pour Decaen un jour de triomphe ; jamais sa physionomie ne respirait une joie plus naïve, jamais gaieté n'avait plus d'éclat et, quand le lendemain il retournait à ses fonctions, il emportait de ces scènes originales, un souvenir que pendant longtemps il se plaisait à caresser.

Il venait à peine de s'installer à Paris, où se trouvait sa brigade, lorsque une pieuse cérémonie l'appela à Nogent-le-Rotrou. Il s'agissait d'inaugurer la statue que cette ville élevait au général de St.-Paul, un de ses fils morts glorieusement sur les brèches de Malakoff.

Decaen avait été lié avec lui d'une amitié si vive que les autorités du pays désirèrent lui confier le soin de payer au jeune héros, dont il consacrait la mémoire, le tribut de louanges qui lui était dû.

Il accepta le rôle qu'on lui destinait dans cette commémoration et retraça en paroles touchantes la vie de son ancien compagnon d'armes. « Quel beau jour messieurs, disait-il en finissant, quelle belle mort pour un soldat, et quel est celui d'entre nous qui, lorsque son heure aura sonné, ne demanderait pas au ciel de terminer sa carrière d'une manière aussi digne et aussi glorieuse (1) ! » Le ciel ce jour-là entendit sa voix et lui réserva la récompense qu'il ambitionnait.

Personne mieux que lui ne savait en pareille circonstance atteindre les hautes régions de l'art oratoire. Quintilien a dit que le cœur est le siége de

(1) Voir son discours dans le *Nogentais* du 25 octobre 1857.

l'éloquence. C'était vrai pour Decaen. Toute sa rhétorique était dans son âme ; il allumait parce qu'il était allumé et se répandait ainsi, par le contact, dans la fibre, dans les veines de ceux auxquels il s'adressait en les enveloppant de son individualité.

Comme on le voit, il ne négligeait aucune occasion d'employer noblement les dons que la nature lui avait accordés. Toute sa vie ne fut qu'une suite d'actions utiles, un long dévouement soit à son pays, soit à la société, soit à ceux qui avaient su mériter son affection.

Il avait du reste un besoin d'activité qui lui eut été fatal, s'il ne l'eut mis de bonne heure au service de toutes les grandes et belles choses. Quoiqu'il ne fût plus un jeune homme, à cette époque il ne s'astreignait pas longtemps, sans répugnance, à ce que l'on peut appeler la bureaucratie du commandement ; aussi ce fut avec une véritable joie qu'il alla passer deux mois au camp de Châlons pour prendre part aux grandes manœuvres de la garde.

L'Empereur l'appréciait beaucoup, non-seulement à cause de ses services et de sa bravoure ; mais parce qu'il justifiait pleinement, à ses yeux, la réputation de probité et de désintéressement qu'il avait dans l'armée. Pendant tout le temps que durèrent ces exercices que Napoléon III organisait chaque année, comme s'il eût pressenti que la décadence de notre art militaire deviendrait plus tard une des causes de sa chute, Decaen reçut de sa part les plus vives marques de sympathie. Ce prince faisait bien alors de s'attacher le plus possible ses bons serviteurs, car il était sur le point de mettre leur dévouement et leur courage à de nouvelles épreuves.

VIII.

Victor Emmanuel venait de reprendre les projets interrompus et l'épée brisée de son père. Ses défis incessants, ses provocations habiles avaient réussi à faire tomber l'Autriche dans le piége d'une guerre ourdie avec un art que Machiavel n'aurait pas surpassé. Comme le taureau que l'on excite avec un lambeau d'écarlate, elle avait donné brutalement dans l'embûche.

Aux cris de secours poussés par le Piémont, la France était accourue, suivant toujours sa politique chevaleresque qui l'entraîne inconsidérément à soutenir le faible sans mettre, comme contre-poids, son intérêt dans la balance. Prêtant l'oreille aux conseils de l'ambition et aux suggestions incessantes du parti ultra-libéral, qu'il croyait une force capable de soutenir son trône, Napoléon III n'avait pas craint de se jeter tête baissée dans la querelle du Piémont.

C'était une grande faute. En effet, il allait aider la maison de Savoie, jusque-là restreinte au rôle de puissance neutre entre la France et l'Autriche, à s'annexer par les armes 30 millions de sujets et à former ainsi un état militaire qui viendrait rompre l'équilibre européen, cette vérité politique dont se jouent trop volontiers maintenant les hommes à courte vue.

Par son concours dans la guerre italienne, la France, qui n'avait de sécurité que du côté du Piémont et de la Suisse et qui ne pouvait respirer librement que par le vaste espace ouvert aux pieds des Alpes, allait river autour d'elle une ceinture de grande puissance qui, en cas de coalition, l'oblige-

rait à faire face à la fois aux quatre points cardinaux.

Cependant, malgré les inconvénients que le succès même devait avoir pour notre pays, la guerre fut résolue et ses préparatifs eurent lieu avec une uue telle célérité que nos troupes arrivèrent sur le sol italien presque aussitôt que celles de l'Autriche.

Le 28 avril 1859, le général Decaen quittait Paris avec sa brigade, forte de 4,000 hommes, pour s'embarquer à Toulon sur la frégate l'Isly.

Arrivé à Gênes, il aurait bien voulu pouvoir visiter toutes les merveilles de cette cité, reine des arts, qui étale à chaque pas, sous les yeux du voyageur, ses trésors de statuaire, de peinture, ses mosaïques précieuses et ses fresques célèbres ; mais ses occupations ne lui en laissaient pas le temps. Il fallait étudier avec soin la carte du pays qui allait devenir le théâtre de cette guerre, à laquelle personne n'avait pu se préparer, tant elle avait été déclarée subitement ; il fallait surtout organiser solidement pour la campagne ses régiments de voltigeurs avec lesquels il devait gagner, sans retard, les versants nord de l'Apennin pour donner la main à l'armée qui se réunissait à Turin et à Alexandrie.

Grâce a son activité, tous les préparatifs furent bientôt faits et le 6 mai il put partir pour Campo-Marone. Sa santé était excellente, et la joie de recommencer sa vie errante et périlleuse, dont il avait une si vieille habitude, se peignait sur son visage.

Descendu dans la plaine, à la suite des généraux Mac-Mahon et Baraguay-d'Hilliers, il ne perdait pas une occasion, pas un jour, pour exercer sa troupe aux exigences de sa nouvelle existence. Sachant que rien n'est propre à désorganiser une armée comme le pillage et que le soldat n'a plus de discipline dès

qu'il peut s'y livrer, il se montrait inflexible sous ce rapport. Sa sévérité du reste n'avait pas souvent à s'exercer, tant il assurait des distributions régulières par sa manière d'agir avec les autorités locales et les paysans accourus pour vendre leurs denrées.

C'était presqu'un tour de force que de pouvoir, à une pareille distance de la mère patrie, fournir aux troupes tout ce qui leur était nécessaire, car, pendant la campagne d'Italie, quoiqu'on fût dans une des contrées les plus riches par son agriculture, l'organisation des subsistances était tellement défectueuse que nos divisions manquaient quelquefois de pain. Le biscuit faisait également défaut et l'on n'avait d'autre ressource que la *polenta*, mets très apprécié des indigènes, mais fort peu du goût de nos soldats. Par suite de cette insuffisance de vivres, plusieurs généraux eurent à passer, dans cette guerre, bien des jours difficiles et même des jours d'angoisses. Heureusement pour Decaen, il n'en connut point de pareils et sa brigade était moralement et physiquement dans des conditions parfaites, lorsqu'elle se présenta devant l'ennemi.

Bien des combats avaient eu lieu déjà sans qu'elle y prît part (1).

En dernier lieu la prise de Palestro, de Novare et de toutes les positions où l'armée autrichienne se croyait inexpugnable venait de l'obliger à se replier sur le Tessin. Nous pensions qu'une fois là, appuyée fortement sur le fleuve, elle nous offrirait une résistance sérieuse, mais il n'en fut rien.

Le général Giulay, trompé par notre mouvement de concentration, et se figurant que l'Empereur tenterait d'entrer en Lombardie par les duchés, se borna à observer la droite de notre armée et laissa à la

(1) Montebello, Terra-Nuova,

gauche une avance considérable qui lui permit de surprendre le passage à Turbigo. On se souvient encore comment ce village fut illustré par un brillant fait d'armes qui fit ressortir l'audace, l'intelligence des chefs, l'élan et la fermeté de nos soldats.

Giulay, après ce combat, jugeant que la ligne du Tessin était perdue et qu'il ne pouvait plus disputer le passage du fleuve avec quelque chance de succès, se décida à aller nous attendre, en réunissant toutes ses forces un peu plus en arrière, dans une position qui lui permît de protéger Milan.

Il choisit Magenta, gros bourg qui, par son emplacement à la rencontre de la route et du chemin de fer, le rendait maître des issues. Là il était en outre protégé en avant par le Tessin et le cours du *Naviglio*, grand canal qui formait une grande ligne de défense et ne pouvait être franchi que par trois ponts, à Buffalora, à Ponte-di-Magenta et un peu au-dessous de ce dernier point sur la ligne du chemin de fer.

Depuis que nous avions mis le pied sur le sol autrichien, nous suivions l'ennemi avec vigueur. Bientôt nous nous trouvâmes arrêtés par lui dans notre marche en avant.

Comme noblessse oblige, c'était à la garde, renforçant alors le corps Mac-Mahon, qu'était réservé l'honneur de la première attaque. Le 4 juin au matin elle reçut l'ordre de s'emparer, avec la division La Motterouge, de la tête du pont de Buffalora défendue par 35 mille Autrichiens et par deux batteries d'artillerie et de fuséens.

Aussitôt nos colonnes s'élancèrent vers les points désignés sous un feu terrible et se trouvèrent en face d'excellentes troupes, d'hommes déterminés et fortement résolus à défendre cette position qu'ils savaient être d'une importance extrême.

Le combat était acharné de part et d'autre et nous eûmes à repousser bien des fois les retours offensifs de l'ennemi qui ne pouvait se décider à abandonner sa première ligne de défense. Enfin, après plusieurs alternatives de fortune qui favorisèrent momentanément le nombre, les Autrichiens furent refoulés, les ouvrages qui couvraient Buffalora furent enlevés, et le village lui-même fut pris non sans avoir offert une résistance désespérée.

Pendant ce temps Magenta était de son côté le théâtre d'une lutte héroïque et ne demeurait définitivement entre nos mains qu'à la chûte du jour, après nous avoir coûté des pertes considérables. (1)

Dans cette glorieuse affaire Decaen, s'était montré égal à lui-même et avait conduit sa brigade au feu avec l'entière possession de ses facultés directrices. Dans ces moments-là, les préoccupations de la famille, l'état de sa santé, l'excès du froid ou du chaud, la fatigue, la faim, la soif, rien ne pouvait influer sur ses dispositions. On trouvait toujours en lui le même ressort, la même intelligence; la force morale soutenait tout de son immense levier. Aussi ses troupes, électrisées par son exemple, ne connaissaient jamais l'hésitation ou la tiédeur.

Le lendemain de notre victoire, tous ses officiers le félicitaient; mais il repoussait leurs compliments pour lui-même en leur disant que c'était à eux qu'était dû tout l'honneur de la journée. Quant à une récompense il ne s'en préoccupait nullement, ayant pour maxime que, dans les grandes actions, il faut uniquement songer à bien faire sans s'inquiéter du reste; mais l'Empereur, qui venait de

(1) Les pertes de l'ennemi étaient si grandes qu'à *Ponte di Magenta* les soldats autrichiens se faisaient des remparts avec les cadavres de leurs compagnons.

perdre dans le général Espinasse un de ses plus fidèles serviteurs, crut ne pouvoir mieux faire que de le remplacer par Théodore Decaen (1).

IX.

Comme il était le premier à le reconnaître, c'était pour celui-ci un immense bonheur que d'obtenir, au milieu de la campagne, une belle et solide division qui viendrait, dans les prochaines rencontres avec l'ennemi, mettre en relief toutes ses qualités d'homme de guerre.

C'était en outre un grand honneur pour lui de succéder à un général comme Espinasse, que sa vigoureuse et brillante nature, son caractère élevé, sa bienveillance pour tous avaient rendu l'idole du soldat.

Sentant tout ce que ce glorieux héritage, dû tout à la fois à sa valeur et à la bienveillance du général Mac-Mahon, lui créait de nouveaux devoirs, il redoubla d'activité, d'efforts et de travail.

Sachant que la difficulté n'est pas de donner des

(1) Nous avons eu hier une grande et belle bataille gagnée vigoureusement. Nos pertes sont grandes, mais surtout désastreuses pour l'ennemi quoiqu'il se soit admirablement battu ; le combat a fini après la nuit. Je vais bien et j'ai encore été préservé spécialement par la Providence. Remercions-en le ciel. A l'instant l'Empereur m'envoie prévenir qu'il me nomme général de division. Je prendrai le commandement de ce pauvre général Espinasse qui vient d'être tué.

(Lettre à sa femme, bivouac de Magenta 5 juin.)

ordres, mais de les faire exécuter, il ne s'en rapportait qu'à lui seul du soin de tout organiser. A la pointe du jour, on le voyait le premier à cheval assurer le départ des différents corps et, arrivé au cantonnement ou au bivouac, il ne gagnait son quartier-général qu'après avoir assisté au passage du dernier peloton, après s'être assuré que tout le monde était placé, que les distributions étaient commencées et que les hommes ne devaient manquer de rien. Infatiguable et toujours prêt à donner l'exemple, il cherchait à inculquer à son entourage l'amour du métier qu'il possédait à son dernier degré.

Ayant appris que le dimanche, quand les circonstances le permettaient, le général Espinasse faisait célébrer une messe militaire pour sa division, il crut devoir continuer cet usage, assez conforme du reste à ses principes, car il pensait que la religion du Dieu qui veille sur nous doit se placer pour le soldat à côté de la religion du drapeau (1).

(1) Dimanche j'ai assisté à la messe qui s'est dite dans une mauvaise baraque, devant deux bougies, en face d'une croix de bois, avec des couvertures pour marchepied. Malgré cela, ce sacrifice mystérieux, accompli dans ces conditions, n'en est que plus imposant. Un soldat répond au prêtre : Derrière et debouts généraux, officiers de tous grades, simples soldats têtes nues, immobiles comme à l'ombre du drapeau, et courbant le front bien bas lorsque l'hostie s'élève au-dessus de tous pour rappeler la présence du maître du monde. Alors tout est imposant : le mystère qui a lieu sur l'autel, l'humilité de ces braves soldats couverts de poussière et d'habits déchirés, le piquet d'honneur, le genou en terre, saluant le Dieu des armées, les tambours battant aux champs et quelquefois dominant

Dans les armées, ordinairement on n'y attache pas assez d'importance. Les Allemands, qui entendent beaucoup mieux que nous, malheureusement, les choses de la guerre, n'ont garde de négliger pour leurs tronpes ce moyen de les affermir devant l'ennemi, et ils ont raison.

En effet, quand l'ouragan du combat se déchaîne, quand le canon tonne, que la fusillade éclate, que les boulets passent en trouant les lignes, que les ondes de mitraille se dessinent en blessant et en tuant, que l'atmosphère est pleine de mille bruits effrayants, que le terrain se couvre de morts et de blessés qui expirent dans d'atroces souffrances où se traînent en cherchant un abri, quand toutes ces horreurs passent devant les yeux, ce n'est pas l'appât des récompenses qui peut soutenir les cœurs soumis à de telles épreuves ? Il leur faut une pensée plus puissante, un plus noble excitant, à savoir le haut sentiment d'un grand devoir à accomplir, l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à sa dernière limite, et comme consolation suprême la croyance à une autre vie. C'est alors qu'ils marchent fièrement et dignement à la mort.

Nos troupes, jusque-là du reste, déployant un entrain et un courage admirables, avaient donné tout ce que l'on pouvait attendre d'elles. La victoire partout accompagnait nos étendards. Ceux qui avaient vu combattre, dans ces mêmes plaines de la Lombardie, les soldats dn 1^er^ empire, trouvaient

tout cela, la voix tonnante du canon qui rappelle à tous le néant en même temps que les devoirs sacrés envers la patrie. (Lettre à sa sœur 17 juin 1859).

avec raison que leurs fils n'avaient pas dégénéré.

Le triomphe de Magenta venait de nous ouvrir les portes de Milan, que les Autrichiens avaient été forcés d'évacuer dans le plus grand désordre, en se repliant sur Lodi, Pavie et Melegnano. Malgré leurs efforts pour conserver cette dernière position, ils s'en étaient encore vu chasser, après un brillant combat dirigé par le maréchal Baraguey-d'Hilliers.

Depuis ce moment, précipitant leur retraite, ils avaient complètement disparu, pensant qu'ils allaient nous attendre derrière la ligne du Mincio. L'Empereur et le roi de Sardaigne s'étaient décidé à réunir leurs forces pour tenter une action décisive.

L'ennemi avait bien en effet traversé ce fleuve en paraissant nous abandonner un terrain magnifique pour la défense, coupé de rivières, de cours d'eau et d'obstacles matériels, mais c'était une ruse de guerre destinée à nous surprendre (1).

Dans la nuit du 23 au 24 juin, il repassait le Mincio sur quatre points différents et, occupant avec sa droite Solférino, avec sa gauche Cavriana, il formait une ligne oblique qui se prolongeait sur sur une distance de 20 kilomètres, jusque dans la partie montagneuse du lac de Garde.

De cette manière l'armée autrichienne, forte de 270,000 hommes, avait tous les avantages de la position. Elle pouvait en outre amener à chaque

(1) Il poursuivait ainsi l'exécution d'un plan qu'il avait formé depuis Magenta et qui consistait á se replier successivement des villes de Plaisance, Ancône, Bologne et Ferrare pour accumuler ses forces.

instant, à l'aide de ses chemins de fer, des troupes fraîches des forteresses du quadrilatère. L'Empereur François-Joseph la commandait en personne et était convaincu du succès.

Le 24 au matin, toutes les forces ennemies, Français, Piémontais et Autrichiens, se rencontrèrent inopinément. Nous n'essaierons pas de raconter cette lutte colossale dans laquelle deux puissantes armées s'entrechoquèrent tout un jour, sur un espace tellement étendu, que l'on aurait pu compter autant de batailles séparées que de corps de troupes ; seulement nous devons dire un mot de l'action, dirigée contre la tour de Solférino.

Ce château, entouré d'un ravin profond, dans lequel se cachent les maisons du village, était fortement armé de batteries, dont la mitraille broyait nos colonnes à mesure qu'elles arrivaient sur le bord du précipice. Il fallait cependant le franchir si on voulait éteindre le feu qui nous faisait tant de mal.

Nos premières attaques avaient complètement échoué ; plusieurs assauts, livrés par nos soldats avec leur vigueur habituelle, étaient demeurés infructueux et n'avaient fait que nous causer des pertes sérieuses, lorsqu'une batterie, dressée par des artilleurs dévoués, au sommet d'un talus, parvient enfin à inquiéter le tir de l'ennemi et permet une nouvelle tentative contre la forteresse. Alors tous les corps qui avaient déjà donné se réunissent et se précipitent à la baïonnette, tandis que le tambour bat et que les clairons sonnent la charge. Dans ce suprême effort les batteries sont emportées, les artilleurs tués sur leurs pièces et la tour est

enlevée après nous avoir tenu 5 heures en échec.

Pendant ce temps, la division Decean se couvrait de gloire, en contenant, par des combats acharnés, des forces ennemies considérables, qui se ruaient sur elle avec l'impétuosité du désespoir.

Dans cette affaire, Decaen, qui disposait pour la première fois de nombreux bataillons, déploya dans leurs mouvements une science, une habileté et un sang-froid, qui l'agrandirent encore dans l'opinion des autres généraux et dans l'esprit de ses propres soldats. A partir de ce jour-là, il eut, dans le monde militaire, une réputation d'excellent maneuvrier qui lui a survécu.

Les Autrichiens, dans cette bataille, avaient résisté avec une opiniâtreté qu'on ne leur avait pas encore vu. C'étaient leurs meilleures troupes, elles combattaient pour la première fois sous les yeux de leur souverain. Pour les vaincre, notre armée avait dû redoubler d'héroïsme.

Celle-ci, devenue maîtresse de toutes les collines qui dominent Villafranca, n'avait plus en vue que le siége des forteresses de Vérone, de Peschiera et de Mantoue.

Tandis que les Piémontais commençaient leurs travaux autour de Peschiera, Decaen faisait partie du corps d'observation chargé de les protéger. Il avait établi son cantonnement à Santa-Lucia, où il voyait avec peine ses troupes souffrir horriblement d'une chaleur tropicale, lorsque le traité de Villafranca vint terminer brusquement cette campagne, l'une des plus courtes comme des plus glorieuses de notre histoire.

L'Italie était désormais affranchie du joug de l'étranger. Quant à nous, pour tant de sang versé, tant de valeur dépensée, tant de millions engloutis, nous n'avions obtenu que Nice et la Savoie. En présence de cette Prusse du Midi, ces deux parcelles de peuple, ainsi que les politiques de l'avenir le reconnaîtront un jour, ne pouvaient suffire à la sécurité de la France, contre une maison de Savoie possédant maintenant 30 millions d'hommes et n'ayant jamais eu de reconnaissance pour personne, ni de fidélité qu'à sa propre grandeur.

X

On se rappelle comment l'empereur, pour graver dans les esprits le souvenir de nos victoires, voulut faire de la rentrée des troupes à Paris une véritable solennité.

Après avoir assisté à ce triomphe, qui rappelait les beaux jours de la Rome conquérante, le général Decaen fut nommé à Bayonne au commandement de la 13e division (1). C'était un poste de confiance. L'autorité militaire, sur cette frontière, étant sans cesse mise en éveil pas les mouvements insurrectionnels d'Espagne, avait besoin d'être représentée par un homme énergique et vigilant. C'était en outre un poste fort envié, à cause du voisinage de Biarritz où l'empereur se rendait chaque année dans la saison des bains de mer et faisait alors souvent,

(1) Il avait été nommé aussi commandeur de la Légion d'honneur.

du commandant de Bayonne, son commensal et son aide-de-camp.

La villégiature des souverains est généralement une sorte de champ clos ouvert au favoritisme. Ceux qui sont admis à la partager profitent presque toujours de l'intimité de la vie champêtre pour entrer, par tous les moyens possibles, dans les bonnes grâces du prince, et ne manquent aucune occasion de se faire valoir auprès de lui. C'est la lutte des médiocrités jalouses et des nullités ambitieuses; la flatterie, la sottise y cueillent souvent des lauriers, le vrai mérite s'en éloigne.

« Un esprit sain, a dit La Bruyères, puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite. » Decaen avait trop d'indépendance dans l'esprit, de loyauté dans le caractère, de simplicité dans les mœurs pour se plaire sur un pareil théâtre. Méprisant l'opinion des hommes qu'il savait peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprice et de prévention, il ne cherchait son bonheur qu'en lui-même et dans son entourage. Aussi, loin de profiter en automne du voisinage des augustes hôtes de la villa Eugénie, il prenait d'ordinaire un congé à cette époque et délaissait les plages brillantes de Biarritz pour les forêts ombreuses de la Haute-Saône, où il se livrait à la chasse avec une ardeur juvénile.

Comme il le répétait souvent (1), le bruit et les honneurs n'entraient pas dans ses goûts, et il ne se

(1) Je n'aime pas les honneurs, écrivait-il à sa sœur, la représentation m'ennuie, je préfère une vie calme et modeste à tout bruit du monde et à tous ces plaisirs superficiels qui me fatiguent.

(Lettre à sa sœur du 4 avril 1856).

soumettait aux choses de représentation que par intérêt pour son commandement. Tenant du reste à l'occuper dignement et à le faire respecter partout, il donnait chaque hiver des fêtes splendides dont les habitants de Bayonne conservent encore le souvenir.

Tous les genres de luxe y étaient réunis, mais par dessus tout brillait la gaîté, l'entrain, l'affabilité des maîtres de la maison. Dans ces occasions, Decaen, qui n'oubliait personne, donnait volontiers à ses soldats des gratifications et voulait que pendant plusieurs jours le quartier-général resta ouvert, pour qu'ils pussent venir en toute liberté visiter l'ornementation des salons. Jusqu'à ce que la garnison y eut passée toute entière, c'était alors du matin au soir un défilé continuel de troupiers dont l'admiration naïve faisait le bonheur de leur général.

En joignant ainsi la bonté à la fermeté et à la justice, Decaen arrivait à d'excellents résultats sous le rapport du respect et du dévouement. Chaque fois qu'il apparaissait au milieu d'un corps de troupe, il produisait toujours sur lui une favorable impression, ce qui est assez rare aujourd'hui. La plupart du temps les plus grands personnages militaires se présentent devant le soldat sans que celui-ci fasse attention à eux. Le sentiment de leur haute position dans la hiérarchie semble s'être effacé. Les troupes le voient arriver et partir avec indifférence. Les croyances sincères, les émotions particulières qui les accompagnent se sont affaiblies, l'esprit de respect s'en va. Est-ce la faute des chefs qui n'entourent pas leur autorité d'un prestige suffi-

sant ou la conséquence des idées socialistes qui pénètrent jusque dans l'armée? Nous croyons qu'il y a de l'un et de l'autre.

Chaque année le ministre de la guerre confiait à Decaen une inspection générale (1), opération très importante chez une grande puissance militaire et qui embrasse les plus vastes attributions. Les inspecteurs, en effet, doivent constater l'état des corps de troupes dans toutes leurs parties organiques, imprimer au service, à la discipline, à l'instruction, à l'administration une marche active et régulière, réformer tout ce qui serait contraire aux lois et aux réglements, apprécier les titres des militaires aux diverses récompenses, écouter leurs réclamations, y faire droit dans les limites de leur compétence, en un mot, suppléer l'action propre du ministre dans tous les cas où elle peut être suppléée.

Pour remplir convenablement un pareil programme, il faut posséder non-seulement des connaissances militaires spéciales, mais une instruction consommée en toute matière, une grande solidité de de jugement et un esprit de justice éprouvée. Decaen, grâce à ses qualités naturelles et à des études consciencieuses, comprenait si bien ces délicates fonctions, que son opinion était toujours d'un grand poids dans les conseils qui se tenaient chaque automne entre les inspecteurs pour le classement des officiers.

(1) En 1861 tandis qu'il faisait une inspection à la Rochelle, il fut envoyé par l'empereur à Santander pour complimenter, en son nom, la Reine d'Espagne qui visitait cette résidence.

Au mois de mars 1863, le commandement de la 7e division étant devenu vacant, il le demanda pour se rapprocher de ses propriétés. En le voyant quitter Bayonne, la population unit ses regrets à ceux de tous les militaires, et le maréchal Niel, sous les ordres duquel il se trouvait, lui adressa la lettre suivante.

Mon cher Général,

Puisque vous désirez vous rapprocher de la Haute-Saône, je ne puis que vous féliciter de votre changement de résidence, mais je ne veux pas vous laisser partir sans vous dire que j'étais heureux de vous avoir dans mon commandement et que je serais bien plus heureux encore de vous avoir avec moi, si nous devions faire campagne. Vous êtes bon et vigoureux ; vous avez l'intelligence de l'homme de guerre, les sentiments élevés qui doivent le caractériser. Vous avez conquis mon entière confiance et mon affection, mes vœux vous suivront partout.

Toulouse 3 avril 63.

Maréchal Niel.

Une fois à Besançon, on le vit prêter un concours actif à toutes les œuvres utiles et payer de sa personne dans toutes les circonstances qui l'exigeaient. Quand la ville eut élevé dans ses murs la statue de Pajol, général du premier empire, auquel elle avait donné naissance, ce fut lui qui, dans un chaleureux discours, rendit hommage à la mémoire de cet illustre capitaine. Son dévouement aux intérêts du

pays ne se démentait jamais, et chaque jour, dans la vie civile comme à la guerre, il en donnait des preuves. Le conseil général de la Haute-Saône ayant perdu un de ses membres, on le décida à représenter dans cette assemblée départementale le canton de Vitrey, et là encore, par sa facilité à traiter toutes les questions, par son zèle à suivre toutes affaires, il rendit d'importants services (1).

XI.

L'année 1866 venait de s'ouvrir sous de facheux auspices. L'esprit de la France commençait à se troubler en présence des histoires, des pamphlets, des journaux de la démocratie, Les factions relevaient la tête. La presse avait la bride sur le cou, la politique impériale se montrait de plus en plus hésitante, toutes ses combinaisons échouaient. Napoléon pensant que le jour approchait peut-être où la guerre civile des partis succéderait à la guerre civile des principes, voulut s'entourer de généraux qui eussent de l'ascendant sur leurs troupes et assez d'énergie pour dompter à un moment donné les fureurs populaires. Il appelle Decaen au commandement de la 2e division de l'armée de Paris.

En ce moment, tandis que l'on se préoccupait à l'intérieur de l'attitude des partis, à l'extérieur, l'attention du gouvernement était fortement éveillée

(1) Il obtint dans cette élection 2298 voix sur 2306 votants.

par les nouveaux agissements de la Prusse qui menaçait, sous un ministre habile, de devenir prépondérante.

La récente guerre de Bohême venait de donner à l'Europe un grave enseignement. Elle avait montré comment la Prusse, abandonnant après Iéna la tactique compliquée de Frédéric II, avait merveilleusement profité des grandes leçons que Napoléon Ier lui avait donné en créant pour son armée des améliorations successives dont la preuve s'était faite victorieusement à Sadowa.

Cette bataille, par le tir rapide de l'infanterie et les manœuvres nouvelles des troupes engagées, avait causé dans l'art de la guerre une véritable révolution. Elle nous avait appris à quel degré de perfectionnement les Prussiens étaient arrivés, tandis que nous restions plongés dans l'apathie et l'aveuglement de la tradition.

La France n'avait pas de temps à perdre si elle voulait conserver son rang de grande puissance. Le gouvernement sentait son tort, et passant tout d'un coup du dédain à l'idolâtrie, songeait à nous donner la constitution militaire prussienne.

Voulant adopter sa stratégie, on avait ouvert, sous la présidence du maréchal Niel, des conférences destinées à mettre en relief les faits intéressants de la campagne d'Autriche, on expérimentait des procédés, des inventions d'armes nouvelles et, par une application résolue des moyens modernes, on s'efforçait de rattraper dans la voie du progrès nos voisins d'outre-Rhin.

Sachant que la connaissance des hautes parties

de la guerre ne s'acquiert que par l'expérience et l'étude approfondie des batailles, Decaen n'avait jamais laissé l'oisiveté étendre sa rouille sur sa belle intelligence ; mais en ce moment il redoublait de travail pour se mettre sous tous les rapports à la hauteur des circonstances qui pourraient surgir.

Aussi était-ce avec infiniment de regret qu'il quittait le silence de son cabinet pour le tumulte du monde. Invité souvent aux Tuileries, où sa position lui donnait ses entrées, il n'y paraissait que le plus rarement possible et encore, ces jours-là, il n'avait pas plutôt rempli ses devoirs envers l'Empereur, qu'il désertait les salons.

Or c'est un grand tort sur le terrain de la cour que de ne pas savoir se mettre en avant. Pour peu que l'on se tienne à l'écart, il ne manque pas de gens qui vous supplantent, et dont l'opinion forme autour du souverain une sorte d'atmosphère à leur gré. Si l'on n'arrive pas à leur plaire, par des flateries qu'ils se croient en droit d'obtenir, ils vous déclarent sourdement la guerre et se servent de la calomnie avec tant d'habileté qu'il n'est pas possible de les vaincre seulement avec le bouclier du mépris.

Decaen rencontra sur sa route quelques-uns de ces courtisans ; seulement il ne daigna pas faire attention à leurs propos et à leurs intrigues. Une pareille attitude ne lui fut pas pardonné. Il en eut la preuve au moment où expirait la dernière année de son commandement à Paris. Depuis longtemps il était signalé comme devant obtenir une

division dans la garde. Les services qu'il y avait rendus, comme général de brigade, l'indiquaient tout naturellement au choix de l'Empereur. Le général en chef de ce corps d'élite l'appelait de tous ses vœux sous ses ordres, une place était vacante ; tout le monde déjà le félicitait, lorsque, par suite des influences de cours contre lesquelles sa loyauté ne lui avait pas permis de se tenir en garde, il fut mis en disponibilité. (1)

En voyant avec quel calme, quelle dignité il reçut cette sorte de disgrâce, on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'élévation de ses sentiments. Pas un mot de plainte ou de récrimination, même dans l'intimité, ne sortit de sa bouche. Il n'était pas de ceux qui deviennent les adversaires du pouvoir qui les frappe. Indépendante et ordonnée, son âme protestait contre l'injustice et ne se révoltait pas. Il sentait d'ailleurs au fond de sa conscience un tribunal dont les arrêts suffisaient à le venger.

Rentré dans sa villa de la Haute-Saône, il profita avec bonheur de sa liberté, trouvant que ce temps était le plus beau de sa vie et répandant autour de lui le mouvement, la gaieté, l'entrain qui faisaient le fond de son caractère. Ces loisirs du reste ne devaient être qu'une courte halte dans les étapes de sa rude carrière. Trois mois après on le nommait à Metz au commandement de la 5e division. En lui donnant ainsi à garder les clefs de la Lorraine, on ne lui laissait pas ignorer qu'une guerre avec la Prusse étant à peu près inévitable,

(1) Il avait été nommé le 11 mars 1868 grand officier de la Légion d'honneur.

il se trouverait tout placé aux avant-postes lorsqu'une pareille éventualité se présenterait.

XII.

L'empereur regardait cette lutte comme une nécessité, tant pour assurer à sa dynastie le prestige qui commençait à lui manquer, et sans lequel elle ne pouvait vivre, que pour répondre aux sentiments publics vivement surexcités par les événements de 1866, qui avaient fait descendre tout d'un coup la France de son piédestal.

La nation avait dévoré, sans rien dire, toutes les humiliations causées par les fautes de son gouvernement. Maintenant elle sentait que l'unification de l'Allemagne lui infligeait une grande honte et qu'il n'était plus de repos pour elle sans la possession du Rhin : elle comprenait que les affaires du Luxembourg et de Hohenzollern étaient de nouveaux échecs subis par notre politique, elle voyait le comte de Bismarck, ministre sans scrupule d'un roi sans conscience, creuser l'abîme autour de nous et elle demandait à Napoléon, son gardien naturel, de lui rendre l'honneur et la sécurité.

Dans ces conjonctures, le premier devoir d'un prince sage et éclairé, après avoir connu les tendances du pays, était d'en consulter les forces. Au lieu de s'en rapporter sur ce point aux trompeuses déclarations des ministres courtisans, il fallait interroger les militaires sérieux, descendre du nuage olympien pour visiter les places fortes et s'assurer

que nous étions bien de taille à attaquer notre robuste voisin.

Jusqu'à la préparation complète de cette guerre qui menaçait d'être un duel à mort entre deux peuples, il fallait empêcher la presse d'exciter l'opinion et ne pas montrer vis-à-vis de l'Allemagne des exigences que nous ne pouvions pas victorieusement soutenir.

Malheureusement :

Quos vult perdere jupiter dementat.

Napoléon, embarrassé dans les fils d'une diplomatie maladroite, n'aperçut pas le danger. Esprit superficiel et aventureux, il crut cette fois encore n'avoir à tenter qu'une colossale aventure, et suivit étourdiment M. de Bismarck sur le terrain où celui-ci l'attirait, pour lui faire jouer devant l'Europe le rôle compromettant d'agresseur, et grouper ainsi autour de lui, par la crainte, tous les Etats du Sud.

Le 14 juillet, la guerre fut décidée sans que nous puissions compter en Europe sur une seule alliance. Les puissances étrangères, mécontentes d'avoir été surprises par cet immense conflit, se tenaient prudemment à la galerie. Quant à l'Italie, cette fille pétrie de notre sang, elle ne craignait pas de nous montrer, par une muette indifférence, toute l'étendue de son ingratitude.

Tandis que la déclaration de guerre était accueillie avec frénésie par la multitude des villes et avec un certain plaisir par tout ce qui portait l'uniforme, Decaen recevait cette nouvelle sans entrain, sans enthousiasme et comme l'annonce seu-

lement d'un grand devoir à accomplir. Il avait trop bien étudié les ressources militaires de l'Allemagne pour croire que nos aigles iraient à Berlin avec la même facilité qu'à Milan. Son expérience lui avait fait depuis longtemps mesurer les hasards et les dangers de l'entreprise.

En effet rien ne réussit à la guerre qu'en vertu de mesures parfaitement combinées. Un plan de campagne doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir en lui-même tous les moyens de le déjouer. Celui qui, chargé de l'honneur de son pays, tient dans sa main 300,000 soldats, pour les faire manœuvrer à de longues distances, pour réunir leurs masses à un point donné et à une heure dite, doit avoir tout calculé d'avance. Il faut que cet homme, aussi puissant par le savoir que par la volonté, montre dans l'exécution le génie que la conception a fait supposer chez lui.

Decaen savait tout cela, et, n'ayant confiance, ni dans notre préparation, qu'il jugeait fort incomplète, ni dans la haute direction de l'empereur, dont la science militaire lui paraissait nulle, il ne se dissimulait pas les difficultés qui attendaient nos armes. (1).

Le projet élaboré anciennement par le maréchal Niel, et consistant à placer en Alsace et en Lorraine deux armées destinées à l'offensive, tandis qu'elles seraient soutenues par une troisième armée de

(1). Le prince Napoléon disait au début de la guerre : Nous recevrons des batailles, mais nous n'en offrirons jamais, car pour cela il nous faudrait des plans et nous n'en avons point.

réserve, ce projet, disons-nous, lui paraissait le seul conforme à la logique et aux principes stratégiques. Il espérait beaucoup de cette combinaison ; aussi ce fut avec un profond regret qu'il vit l'empereur l'abandonner, pour créer un plus grand nombre de commandements destinés à satisfaire l'ambition de ses favoris.

Tandis que ceux-ci assiégeaient le ministère, et préludaient au choc des batailles par celui des rivalités, Decaen, toujours ennemi des brigues, attendait patiemment, comme un simple capitaine, les instructions de ses chefs.

Dans les premières dispositions, il avait été question de lui confier un corps d'armée, et il l'aurait certainement obtenu, si les mêmes influences de cour, qui l'avaient autrefois desservi pour la garde, ne l'avaient fait mettre encore à l'écart. Mais toutes les hautes positions étant occupées par les complaisants, ceux-ci, on le conçoit, ne voulaient pas auprès d'eux de supériorités qui, peu à peu, par la seule force des choses, les auraient effacés. Decaen, du reste, en matière d'ambition, n'avait jamais eu que celle de faire le bien. Possédé de ce pur amour de la patrie qui se dégage de toutes les considérations personnelles, servant son pays par devoir, sans songer jamais à la moisson des récompenses, il trouvait toujours que l'on faisait assez pour lui et était très satisfait de rester à la tête de sa division, la 4e du 3e corps sous les ordres du maréchal Bazaine.

Celui-ci, qui ne possédait ni la modestie, ni l'abnégation de son lieutenant, se montrait fort jaloux de ce que le maréchal Lebœuf, contraire-

ment aux droits de l'ancienneté, avait été nommé major-général. Pour ne pas se trouver en rapport avec lui, il s'était empressé de quitter Metz le jour même où le ministre arrivait dans cette ville avec toute sa famille.

Son corps d'armée avait l'ordre de se diriger vers la frontière et de franchir la Sarre pour s'opposer à la concentration des troupes allemandes qui augmentaient chaque jour derrière cette rivière.

Puisque l'on avait fait la sottise de déclarer la guerre, une offensive rapide eut été évidemment au début la meilleure tactique. Il eut fallu se jeter sur l'Allemagne, la couper en deux et paralyser les Etats du Sud ; mais un pareil plan ne pouvait être véritablement réalisé avec les vices de notre organisation.

Tandis que le maréchal Bazaine faisait commencer à ses troupes leur mouvement en avant, et se demandait s'il entrerait en Prusse par Sarrelouis ou par Sarrebruck, on s'apercevait déjà du désarroi général.

Les régiments manquaient de voitures d'équipages, de couvertures, de tentes-abris, de fours de campagne, et d'une foule d'autres objets. On était encore sous les murs de Metz, et il fallait déjà consommer le biscuit qui devait servir de réserve. Les divisions étaient dépourvues d'infirmiers et de soldats du génie. Personne pour creuser un abreuvoir ou pour faire, autour du camp, un abattis d'arbres s'il en était besoin. Voilà, dans quelles conditions, avec quelles ressources l'on partait pour l'Allemagne.

Decaen, en voyant tout ces manquements, était

dévoré de soucis. Son cœur, si paternel pour ses soldats, souffrait, plus qu'on ne peut le dire, de ne pouvoir leur fournir, même au début de la campagne, les choses de première nécessité. En arrivant à chaque étape, il harcelait l'intendance pour procurer à ses hommes ce dont ils avaient besoin ; mais l'intendance répondait invariablement qu'elle ne pouvait donner ce qu'elle n'avait pas et qu'elle ne recevait rien des magasins.

Plus on avançait, plus les difficultés augmentaient parce que les convois de vivres mettaient plus de temps à arriver. Tout était retard, tout était confusion.

On ne savait pas au juste où était l'ennemi, et l'on recevait continuellement des ordres et des contre ordres. Tantôt on allait à gauche, tantôt à droite, on marchait en avant, on revenait en arrière puis on retournait en avant sans qu'il soit possible de soupçonner les profondes raisons qui déterminaient ces mouvements. Toutes ces allées et venues, que rien ne motivaient, ébranlaient déjà la confiance des troupes et les fatiguaient au dernier point.

Pendant que le 3e corps se livrait ainsi à des évolutions aussi pénibles qu'inutiles et que l'état-major général, pour faire semblant d'agir, ordonnait au 2e corps d'enlever Sarrebruck (1) l'armée de Mac-Mahon subissait ses glorieuses défaites.

(1) A Sarrebruch la garnison prussienne se composait de 3,500 hommes, 750 occupaient seuls les positions à attaquer. Nous employâmes contre eux 20,000 hommes et une nombreuse artillerie. Et l'on appella cela une victoire !

Mais ce n'était pas seulement en Alsace que nou devions être battus ; Sarrebruch qui avait commencé à voir la comédie allait bientôt assister au drame avec toutes ses horreurs.

En effet le général Frossard, ayant voulu se retirer des hauteurs de Spikren, parce qu'il trouvait la position dangereuse en présence des masses prussiennes concentrées derrière les collines, fut attaqué, le 6 août, par des forces considérables sous les ordres du général Steinmetz. Aussitôt il réclama par télégramme le secours d'une partie des troupes du maréchal Bazaine, notamment de la division Decaen. Ce dernier, qui avait la rage dans le cœur de faire depuis huit jours une promenade militaire, n'aurait pas demandé mieux que d'aller soutenir le 2e corps. S'il eut entendu le bruit du combat il eut marché évidemment au canon vivement et sans hésitation ; mais comme on l'avait laissé, sans rien lui dire, dans les bois de Longueville il ne savait pas ce qui se passait au-delà de Saint Avold d'où le maréchal Bazaine répondait à Frossard : « je fais marcher la division Metmann sur Makheren et Berring, la division Castagny sur Forschviller et Theding, je ne puis faire plus. »

Ce n'était pas assez car la bataille fut perdue tandis que le général Frossard traitait à Forback une question d'approvisionnement, et que Bazaine attendait l'issue du combat sans se déranger davantage que s'il fut agi de l'attaque de Pékin.

On vit ce jour là comment de bonnes troupes, dans une excellente position stratégique, peuvent

être mises en déroute quand leurs chefs ne s'entendent pas pour les diriger.

C'était bien en effet la déroute avec son navrant spectacle. De tous côtés, des chariots chargés de blessés. des fantassins se sauvant sur le premier cheval venu, des groupes d'hommes sans armes, sans képi, aux uniformes souillés de boue se traînant sur la route. Tout cela défilait, d'un pas pressé, par les villages ou les paysans pleins d'épouvante commençaient à déménager, chargeant leurs meubles, leurs fourrages, leurs enfants sur des voitures, poussant leurs bestiaux devant eux, les hommes criant, les femmes pleurant et tout le monde se sauvant du côté de Metz à la garde de Dieu. L'armée commençait alors sa manœuvre favorite pendant toute cette campagne, elle revenait sur ses pas, elle se repliait devant les ulhans.

Le soldat qui avait conscience de sa valeur, aprés avoir grogné tout bas, se plaignait tout haut et demandait le combat à tout prix plutôt que la retraite.

L'Empereur, comme un condamné à mort qui cherche à retarder l'instant suprême, se débattait contre la fortune. On lui avait fait comprendre qu'il ne pouvait plus conserver le commandement en chef, et il avait consenti à le céder à Bazaine. Celui-ci ne s'était décidé à prendre ainsi en mains les destinées du pays qu'autant que son corps d'armée serait remis à Decaen.

Le règne des généraux de cour était passé ; on avait vu ce qu'ils savaient faire et l'on revenait aux hommes d'actions et de talents. Malheureusement il était trop tard. La situation était compro-

mise, notre drapeau humilié, la France livrée à l'invasion, presque sans espoir de délivrance.

Il fallait à Decaen un grand dévouement pour ne pas refuser dans des circonstances aussi graves, l'énorme responsabilité qu'on lui imposait. Cependant il n'hésita pas.

Pour tous ceux qui le connaissaient il était du reste à la hauteur de ses nouvelles fonctions. Il avait le talent qui conçoit, la perspicacité qui dirige et, par dessus tout, le courage qui détermine le succès. Il devait à ce dernier don le précieux avantage de garder au milieu du péril et des drames les plus saisissants de la guerre, une sécurité d'observation, une solidité de jugement qui lui permettaient d'analyser la situation et de prendre son parti avec unesprit inaccessible au trouble. Il savait surtout, avec une sagacité rare et un sang froid digne des plus grands capitaines, utiliser pour les manœuvres ces instants précieux qui précèdent le combat et où les soldats, avant d'être dominés par les tempêtes de la lutte, appartiennent encore à leurs généraux, attendent tout deux, ont les yeux fixés sur leur épée et obéissent silencieusement à leur parole.

Tous ceux qui ont combattu autour de lui peuvent dire que, dans les plus terribles rencontres, son esprit était si lucide, son âme tellement éclairée qu'il aurait pu traiter les questions les plus épineuses et les affaires les plus délicates.

Sa nomination considérée comme une concession faite aux vraies militaires trop sacrifiés par les intrigues dans la distribution des commandements, fut accueillie avec enthousiasme par le 3e corps.

Les efforts qu'il faisait chaque jour pour approvisionner ses troupes lui avait conquis toute leur affection et on aurait pu lui appliquer cette parole de Plutarque « il savait inspirer à ses soldats un attachement et une ardeur si vifs que rien ne pouvait résister à l'impétuosité avec laquelle ils se précipitaient dans les plus grands dangers (1). »

Quand on lui vit entre les mains la direction d'une partie de l'armée il y eut une reprise d'espérence, Chacun pensa qu'il allait y avoir du nouveau et qu'il ne laisserait pas ternir son ancienne gloire et sa belle réputation.

Malheureusement ce n'étaitt pas facile de ramener la victoire infidèle sur nos champs de bataille. Decaen le savait et dévoré d'inquiétude, ne prenait plus, ni jour ni nuit, une minute de repos. La grandeur de la tâche exaltant son cerveau, il ne sentait plus ni la fatigue ni le sommeil et redoublait d'activité pour communiquer à ses officiers sa propre ardeur.

Sans cesse à cheval il voulait tout voir par lui-même, c'était lui qui déterminait les positions à occuper, le choix des bivouacs et le terrain sur lequel devait se porter nos reconnaissances. Trouvant avec raison que, s'il est permis à un général d'être vaincu, il ne lui est jamais permis d'être surpris, il surveillait, avec une ponctualité fiévreuse, l'exécution de tous les ordres donnés aux avant-postes. Aussi avec lui, le soldat ne connaissait jamais les vaines terreurs qui le fatiguent plus que les véritables.

(1) Plutarque vit de César tome X p. 3[illegible]

Depuis que le mouvement de retraite sur Metz avait commencé, c'était à Decaen que le maréchal Bazaine avait confié l'arrière-garde. L'ennemi n'était pas loin, car Steinmetz, en voyant les Français se retirer, s'étaient mis à les suivre pas à pas en se couvrant par un rideau de cavalerie qui rendait très difficile l'observation de ses mouvements.

Presque chaque jour il attaquait nos grands'-gardes, choisissant d'ordinaire l'heure où la troupe allait prendre son repas. Mais au premier coup de fusil Decaen était au milieu de son monde, aux avant-postes et, se retournant comme un sanglier poursuivi par les chiens, il donnait aux Allemands un si rude coup de boutoir, que le combat était bientôt fini.

Alors, au lieu de se jeter sur eux pour leur ôter l'envie d'y revenir, on se hatait de lever les tentes et l'on refaisait tristement une étape en arrière, non sans maudire des ordres de retraite qu'aucune défaite n'avait encore nécessités.

Ce fut ainsi que le 3e corps arriva jusqu'à Borny, c'est-à-dire sous les forts de Metz où l'armée de la Moselle venait se concentrer toute entière. Decaen s'était installé dans la meilleure position possible entre le ravin de Vallière et le village de Grigny, en faisant passer sa ligne de bataille de Borny à Colombey. A sa gauche se trouvait le 4e corps (Lamirault) qui s'étendait jusqu'à la Moselle et, à sa droite, le 2e corps (Frossard) occupait, comme poste avancé, le château de Mercy-le-Haut. La garde impériale formait la réserve en arrière, et à gauche de Borny où était établi dans une ferme

le quartier général. (1) Ces positions semblaient avoir été prises pour attendre cette fois l'ennemi de pied ferme, mais il n'en était rien. La savante stratégie de celui-ci allait encore faire recourir notre état-major général à d'autres résolutions.

XIII.

Lorsque la déroute de Mac-Mahon eut livré le défilé des Vosges et que Bazaine, en se repliant par ordre de l'empereur, eut abandonné les hauteurs de la Nied française, les armées allemandes firent un changement de front qui eut pour résultat de déborder les forces de Bazaine sur sa droite, et de couper à Frouard le chemin de fer de Paris, de sorte qu'il ne restait plus pour maintenir les communications avec le reste de la France que les routes de l'intérieur par Verdun.

Le mouvement tournant du prince Frédéric Charles avait parfaitement réussi, et il était parvenu à donner la main à l'armée du prince Royal. En présence de cette situation qui pouvait promptement devenir critique, notre armée reçut le 13 août l'ordre de quitter les environs de Metz, et de prendre le lendemain la route de Verdun en venant camper dans les plaines de Woippy.

Le 14, dès le matin, le passage de la Moselle

(1) Le corps Decaen comprenait 48,361 hommes et 10,331 chevaux. Le corps Lamirault 35,063 hommes et 6,902 chevaux. Le corps Frossard 29,000 hommes et 5,000 chevaux.

commença sur des ponts de bateaux pour l'infanterie, et sur les ponts de pierre de la ville pour les charrois, si nombreux à ce moment, qu'on les comparait à ceux de l'armée de Darius ! Quoique cette opération s'effectua avec beaucoup de lenteur, à cause des pluies qui avaient détrempé les bords de la rivière ; cependant il ne restait plus dans l'après-midi sur la rive droite, que la division Grenier du corps Lamirault, la garde et le corps Decaen, qui devait protéger la retraite, lorsque, vers trois heures, ce dernier fut attaqué avec impétuosité par les Prussiens.

Ce mouvement vigoureux de la première armée allemande était dû à l'initiative du général de Goltz qui commandait la brigade d'avant-garde. Ayant appris vers deux heures et demie de l'après-midi que nous étions en pleine retraite sur la rive gauche de la Moselle, craignant que l'armée de Frédéric Charles qui avait commencé à passer la rivière aux environs de Pont-à-Mousson ne fut accablée par les forces de Bazaine une fois qu'elles seraient réunies, de Goltz résolut d'arrêter notre retraite par une offensive énergique. Aussitôt, mettant ce projet à exécution, il engagea ses colonnes dans le ravin de Vallière, en se couvrant par la pente des collines et vint déboucher sur le plateau de Borny, à l'angle du bois de Colombey, près du quel se trouvait le 41e de ligne.

Decaen, dès le premier coup de canon parti de Montoux, avait compris que l'attaque était sérieuse et qu'il ne s'agissait pas cette fois d'un combat d'avant-postes. Deux de ses divisions étant déjà en marche vers Metz, il s'empressa de les faire

rétrograder et disposa ses deux lignes de bataille de manière à couvrir, sans intervalle, tout le pays menacé, puis, après avoir électrisé ses troupes par quelques paroles chaleureuses et par son attitude pleine de confiance dans le succès, il vint se placer au centre de sa première ligne (route de Colombey) sur un tertre élevé d'où il pouvait embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble des mouvements.

Au commencement de l'attaque le 41e de ligne, surpris à l'improviste par un feu bien nourri avait éprouvé des pertes cruelles. Sa ferme contenance ayant permis néanmoins à la division Metmann et aux autres bataillons de la division Castagny de venir à son secours, les Prussiens, malgré leur audace, furent bientôt refoulés et précipités du haut en bas des collines de Vallières qu'ils avaient gravi pour nous atteindre.

Dans ce moment il était facile de les anéantir complètement, les troupes qui devaient les soutenir ne se trouvant pas encore sur le terrain ; malheureusement le maréchal Bazaine ayant donné l'ordre de repousser l'ennemi, sans le poursuivre, afin de passer le plus promptement possible la Moselle, Decaen fut obligé d'arrêter l'élan de la division Castagny et de lui faire reprendre ses premières positions.

Au bout de peu de temps les renforts commencèrent à arriver du côté de l'ennemi presque sans interruption et le combat prit des proportions plus sérieuses. La 1re division du 1er corps Prussien (Manteuffeld) accourut d'abord au secours de la

brigade de Goltz que nous venions de mettre en pleine déroute.

Cette division pleine d'ardeur fit un mouvement dont le but était de tourner la gauche du général Decaen, mais elle rencontra la division Grenier du corps Lamirault, qui s'était porté en avant, et ces troupes engagèrent sur toute la ligne une lutte acharnée.

Une demie heure après environ, une partie de la 13e division du général Glumer (corps de Zastrow) recommençait ses attaques avec une vigueur inouie contre le centre de notre 3e corps sans parvenir à l'entamer.

Pendant ce temps le général Decaen, qui avait fait revenir sur leurs pas les divisions de Cissey et Lorencey, était prêt à recevoir le choc du général Kameke qui entrait en ligne sur la droite française avec la 14e division allemande.

Tout allait bien et nos soldats, héroïques comme ceux des plus vieilles armées du premier empire, gagnaient souvent du terrain. Il fallait leur intrépidité pour ne se laisser ébranlerni par les terribles ravages de l'arlillerie ennemie, ni par la facilité avec laquelle se reformaient les bataillons allemands que le feu de nos troupes ne cessait de décimer. A peine en effet nos mitrailleuses, placées dans une excellente position, avaient-elles anéanti un régiment, qu'un autre sortant du bois le plus voisin, venait le remplacer. Les rangs, un instant vides se comblaient de nouveau, et les cadavres amoncelés semblaient ressusciter pour fournir d'autres combattants.

Néanmoins, comme nous l'avons dit, tout allait

bien pour l'honneur de notre drapeau lorsque le général Decaen reçut au genou une balle partie d'un bois entre Colombey et le château d'Aubigny. « (A ce moment, dit son aide de camp (1) le géné- « ral ne prononça ni une parole ni une plainte, j'é- « tais à ses côtés et je ne m'aperçus qu'il était blessé « qu'en voyant le sang ruisseler à flots sur son pan- « talon. Je lui proposai à voix basse d'aller chercher « un cacolet pour le transporter à l'ambulance ; « mais il n'y voulut pas consentir et me dit que « ce n'était rien. Il resta alors à cheval encore « une heure environ, donnant ses ordres avec au- « tant de calme que s'il eut été dans son cabinet, « mais, ayant voulu changer de position, son che- « val reçut un coup de feu à l'encolure et, étant « tombé raide mort, l'entraina dans sa chute. « Aidé de quelques cavaliers de l'escorte, je le dé- « gageai de dessous sa monture et le plaçai tout « meurtri sur un cacolet. Il ne voulait pas quitter « le champ de bataille ; mais, heureusement le « maréchal Bazaine ayant passé près de lui le dé- « termina à se retirer en lui disant que sa pré- « sence n'était plus nécessaire). »

Pendant que Decaen rentrait ainsi tout sanglant au quartier général de Metz, qu'il avait quitté brillant de force et de santé quinze jours auparavant, son corps d'armée continuait à se couvrir de gloire à côté des divisions Grenier et de Cissey, et les Prussiens fortement entamés d'abord par notre artillerie et chargés ensuite à la baïonnette avec un

(1) M. le commandant Munier, l'un de plus braves officiers de l'état major de l'armée de Metz.

entrain indescriptible, se retiraient en désordre.

La victoire était à nous. Pour en profiter il eut fallu reprendre de suite l'offensive et rejetter Steinmetz sur la Sarre ; malheureusement nos précédents désastres, ne permettant plus d'avoir cet objectif, on dû continuer le mouvement de retraite qui pour notre armée jusque là invaincue, était un véritable Golgotha. (1)

« Le succès des français dit M. Wachter (2) « était chèrement payé par la blessure mortelle « du brave général Decaen un des premiers sinon « le meilleur maneuvrier de l'armée du Rhin. « Atteint d'une balle dans le genou, il n'en resta « pas moins à la tête de son corps d'armée qu'il « continuait de diriger avec son sang froid habi- « tuel, quand une heure plus tard son cheval fut « tué et en s'abattant lui froissait cruellement sa » jambe blessée. Lorsque la litière sur laquelle on » emportait le général évanoui traversa les rangs » des vieux soldats de la garde, dont beaucoup » avaient servi sous ses ordres en Crimée et en » Italie, ce fut un concert unanime de regrets, et » un officier supérieur, qui le connaissait particu- » lièrement, prononça son éloge funèbre en ces

(1) A Borny, les troupes engagées de part et d'autres comprenait à peu près le même effectif de 60,000 hommes. On connait celles que les français mirent en ligne. Les Prussiens firent donner les 1res et 2e divisions du corps Manteuffeld et les 13e et 14e divisions du corps Vastrow ; un régiment du corps Manstein de Frédéric Charles et l'artillerie des 1ros et 3e divisions de l'armée de Steinmetz.

(2) Vo. La guerre de 1870 à 1871 publié chez (Lachaud place du theâtre français).

» termes : « La main de Dieu s'appesantit sur nous
» car elle nous enléve aujourd'hui un de nos chefs
» les plus énergiques et les plus dignes d'estime. »
» Peu de jours après l'armée et la France faisaient
» une perte irréparable, dans un homme dont la pré-
» sence eut pu changer le sort de l'armée de Metz.
» C'est du moins l'opinion exprimée par tous les offi-
» ciersde cette armée qui avaient été à même d'ap-
» précier la modestie, l'honnêteté, l'énergie indomp-
» table et les grands talents militaire de l'intrépide
» général. Les maréchaux Bosquet, Pélissier et
» Mac-Mahon, l'avaient honoré de leur amitié et
» noté comme un officier appelé aux plus hautes
» destinées. Lorsqu'au début de la campagne de
» 1870, il se vit par suite d'intrigues de cour
» réduit au rôle simple de divisionnaire, malgré sa
» grande notoriété et ses brillants services, il se
» consolait en rappelant dans l'intimité les nom-
» breux témoignages de haute estime qu'il avait
» reçus de ces véritables hommes de guerre. En
» 1867, le maréchal Niel qui affectionnait tout
» particulièrement le général Decaen lui destinait
» un commandement des plus importants; mais le
» maréchal Lebœuf preférait les aides-de-camp de
» l'Empereur et la France sait aujourd'hui si ses
» choix ont été heureux. »

XIV.

Le soir du 14 août, jour que l'on peut appeler mémorable, car ce fut un des plus glorieux de la

campagne pour l'armée du Rhin, vers minuit, les lourds chariots de l'artillerie de la garde et du 3e corps, traverseaient la ville de Metz, afin d'aller rejoindre le reste des troupes dans les plaines de Woippy.

En passant sous les fenêtres de la division militaire le grincement des roues et le bruit cadencé des chevaux, sur le pavé, arrivaient jusqu'à l'oreille du général Decaen qui, étendu sur son lit de douleur, écoutait ce défilé nocturne avec une sombre anxiété.

On venait de lui extraire la balle prussienne qui avait cheminé profondément dans les chairs en déchirant tout sur son passage ; mais ce n'était pas là ce qui le préoccupait. Il songeait combien la lutte de la journéé avait été rude et quelle tâche laborieuse nos troupes auraient à accomplir quand elles se trouveraient en face des armées allemandes réunies ; il voyait, par l'imagination, ses soldats tomber alors sous la mitraille, comme les épis sous la faux du moissonneur, sans qu'il pût rien faire pour les sauver ; il pensait au danger que pourrait courir l'armée si une imprudence ou une faute de ses généraux donnait la moindre prise à l'ennemi et sous le poids de toutes ces réflexions, d'abondantes larmes coulaient sur ses joues bronzées par le soleil et noires encore de la fumée du combat.

C'était un douloureux spectacle que celui de ce grand cœur en proie à toutes les angoisses du patriotisme et de l'amour du devoir. Celles-ci, chez lui étaient si vives qu'elles devaient forcément

ajouter à la gravité de sa blessure. Deux jours après le canon de Rezonville, dont chaque coup lui apportait les échos de la bataille, venait encore l'impressionner de la manière la plus fâcheuse. A chaque instant il demandait si nous étions vainqueurs et attendait tout haletant le résultat de cette lutte héroïque qui, eu égard au nombre des combattants, fut une des plus sanglantes du siècle actuel.

Le succès, dont fut couronné ce jour-là nos efforts, quoi qu'au prix de tant de sacrifices, lui avait rendu un peu de calme ; mais, quand il apprit que, malgré cet important avantage, l'armée de Bazaine, au lieu de rejoindre Mac-Mahon, revenait se concentrer sous les murs de Metz il commença à regarder comme possible l'entrée des Prussiens dans la ville et recommanda à ses amis de ne pas le laisser tomber vivant entre leurs mains.

L'Empereur, qui continuait à tout diriger d'une manière occulte, venait de donner son corps d'armée au maréchal Lebœuf. « Les nouvelles de la blessure du général Decaen étant mauvaises dit à « ce sujet M. Wachter (1) Napoléon III commit la « double faute de le remplacer *définitivement* par « le maréchal Lebœuf, condamné alors par l'opinion « publique, et d'affliger ainsi un excellent officier « qui se faisait encore illusion sur la gravité de son « état. Donner un caractère définitif à ce remplace- « ment était une maladresse cruelle ; on avait trop « pris l'habitude de ne ménager que l'amour-pro-

(1) Page 274 tome I de l'ouvrage déjà cité.

« pre ou la sensibilité des généraux de cour et de « ne jamais s'inquiéter des hommes de valeur qui « dédaignaient fréquenter les Tuileries » (1).

Decaen ne songeait pas à lui dans cette circonstance, il n'avait jamais considéré son intérêt personnel pour les questions qui regardaient le pays et il ne voulait pas, dans la situation critique où se trouvait celui-ci, changer de manière d'agir ; seulement, que ce fut Lebœuf ou un autre qui lui succéda, il s'attristait de ne pouvoir plus veiller sur

(1) Pour atténuer l'effet de cette mesure, les maréchaux Bazaine et Le bœuf lui écrivirent spontanément les lettres suivantes : Mon cher général, Gravelotte 16 août 1870. L'Empereur a désigné M. le maréchal Lebœuf pour prendre le commandementdu 3e corps. Cette désignation est tout à fait temporaire et se trouve nécessitée par votre absence momentanée du corps. Vous pouvez donc être assuré que, lorsque votre blessure vous permettra de reprendre le service actif, vous serez replacé à la tête du corps dont la confiance de l'Empereur vous avait donné le commandement. Ce sont les paroles textuelles de sa Majesté.

Agréez l'assurance de mes sentiments affectueux.

BAZAINE.

Metz 15 août 1870

Cher Decaen,

Je regrette vivement et pour vous et surtout pour votre corps d'armée que vous soyez momentanément hors de combat. Je suis très honoré de recueillir votre héritage. Je Je ferai tout ce qu'il sera nécessaire pour vous faire remettre ce corps d'armée dès que vous pourrez rentrer dans les rangs. Vous y trouverez l'Empereur et le maréchal Bazaine très disposés. Je vous fais tous mes compliments sur votre belle affaire d'hier.

Votre tout dévoué et bien affectionné,

Maréchal LEBŒUF.

notre drapeau qu'il avait porté si haut au milieu de tant de champs de batailles et il craignait qu'on le laissa humilier. Là était toute sa préoccupation. Comme les généraux du premier empire tombés devant l'ennemi, comme d'Hauppoul à Eylau, Saint Hilaire à Essling il n'avait qu'une seule pensée, la victoire et le salut de l'armée.

On eut dit que l'âme de la France eut passée dans la sienne et qu'il dût expirer le jour où il n'y aurait plus pour elle aucune chance de salut. Son sommeil même était troublé par les fantômes de la guerre, et il employait ses nuits comme ses jours à faire manœuvrer par l'imagination, d'invincibles phalanges qui devaient sauver la patrie.

La Patrie ! Elle était chez lui l'objet d'un culte si fervent que ni la pensée de ce qu'il laissait après lui, ni le souci de régler ses affaires, ni les soins affectueux de sa famille, rien ne pouvait l'en distraire. Quand ses collègues de l'armée venaintt lui apporter le témoignage de leur intérêt, ce qui arrivait chaque jour, au lieu de leur parler de sa santé c'était encore de la patrie qu'il les entretenait car il la plaçait au dessus de tout.

Cependant le temps s'écoulait, et tout en lui faisant espérer que bientôt il remonterait à cheval et reprendrait son commandement, les médecins hochaient tristement la tête à chaque nouvelle consultation.

Aussitôt qu'ils se furent prononcés sur l'impossibilité de la guérison, l'aumonier du 3e corps (1),

(1) M. l'abbé Echenoz, actuellement aumonier militaire à Besançon.

fut appelé. Il trouva Decaen tout disposé à se mettre en état de paraître devant le Créateur. Sa sonmission au milieu d'insupportables souffrances, le sacrifice qu'il faisait de sa vie l'avaient déjà du reste rapproché de Dieu. Lorsque toutes les pieuses cérémonies furent terminées, toujours sous le poids de cette pensée qui avait été le mobile de sa vie il fit ses adieux à l'aumonier en ajoutant « maintenant que j'ai fait mon devoir, M. l'aumonier, allez remplir le vôtre » et celui-ci retourna tout ému, au milieu de ses blessés. Ce furent à peu près ses dernières paroles. Sa mort fut simple comme sa vie et il n'eut point de ces mots magnifiques qui témoignent ordinairement d'un orgeuil caché ou des efforts d'un esprit qui combat et dissimule son trouble secret.

Le moment était venu où la Providence allait le récompenser de la confiance qu'il avait mise en elle en lui épargnant le spectacle de nos désastres et de nos humiliations. Par un bonheur digne de remarque, sa tombe s'ouvrait sous les feuilles encore fraîches de nos derniers lauriers.

Le 2 septembre à midi Théodore Decaen rendit son âme à Dieu. Ce jour là, le pauvre perdit un bienfaiteur, l'armée un de ses meilleurs soldats, la patrie un de ses plus dévoués serviteurs. Les regrets qu'il laissa dans toutes les classes de la société furent unanimes. (1).

L'ennemi lui-même, le jour de ses funérailles, respecta son deuil.

(1). Le président du conseil général de la Haute-Saône dans un discours où il exprime les regrets de sa mort ajou-

Ici s'arrête notre tâche, car ses actions seules peuvent lui servir de panégyrique ; mais l'histoire qui racontera plus tard les fastes glorieux de la France, exhumera forcément sa mémoire et lui donnera la place qu'il doit occuper parmi les vaillants capitaines du siècle (1).

te : « il était un de ces hommes capables de changer la fortune de la guerre aux heures solennelles où se décide le sort des nations. Soldat héroïque, esprit lucide et décidé, caractère résolu et ferme cœur, souverainement honnête il a été frappé alors que son influence pouvait nous donner des succès dans les combats livrés devant Metz. Ceux qui l'ont vu alors l ont vu succomber moins à sa blessure qu'à la douleur de pouvoir combattre encore, et de se sentir à la merci de l'ennemi. Toutes ses qualités vous les avez connues le charme de ses relations, la droiture de son cœur, sa modestie vous l'avaient rendu sympathique, vous le regretterez comme moi car il prenait une part sérieuse à vos travaux et il comptait parmi nous comme une nature d'élite.

(2). Le général Decaen était décoré des ordres suivants : grand officier de la légion d'honneur, chevalier compagnon de l'ordre du Bain d'Angleterre, grand officier de l'ordre de Savoie, médaille de la valeur militaire d'Italie, décoré de l'ordre de Metjidié de 1re classe, de la couronne de fer d'Autriche de 1re classe, de Anne de Russie de 1re classe, officier de l'instruction publique.

FIN.

BIBLIOTECA DO EXÉRCITO